LES

# INFIDÉLITÉS DE LISETTE,

DRAME-VAUDEVILLE EN CINQ ACTES,

Par MM. Brazier, E. de Villeneuve et Ch. de Livry,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITE, LE 29 DÉCEMBRE 1835.

| PERSONNAGES. | ACTEURS. | PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|---|---|
| CYPRIEN..... | M. Lhéric. | UN COMMIS aux gabelles. | M. Valmers. |
| JEAN LENOIR..... | M. Lebel. | UN CLERC de la Basoche. | M. Provost. |
| DURAND, bailli..... | M. Armand. | UN AUTRE CLERC..... | M. Laisné. |
| DUPRÉ, fermier-général. | M. Parent. | UN DOMESTIQUE..... | M. Darcourt jeune. |
| UN OFFICIER..... | M. Eugène. | LISETTE..... | Mlle Nongaret. |
| PROSPER..... | M. Pechena. | Clercs, Commis, Grisettes, Paysans et Paysannes. | |
| BERTRAND, paysan..... | M. Pradier. | | |

*La scène se passe, au premier acte, dans un village de Bourgogne, vers l'an 1786. Au second acte, à Paris, un an après. Au troisième, dans l'hôtel de Dupré, à Paris, en 1788. Au quatrième, en 1793, dans le même village qu'au premier acte. Au cinquième, vers la fin de l'année 1815.*

S'adresser pour la musique de cette pièce à M. Béancourt, chef d'orchestre du théâtre de la Gaité.

## ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place de village. A droite, la maison de Jean Lenoir, marchand de vin; à gauche, celle du bailli; une table avec des bancs devant la maison de Jean Lenoir; dans le fond, une rivière.

### SCENE PREMIÈRE.

BERTRAND, *quelques Paysans, puis* JEAN LENOIR.

(Au lever du rideau, Bertrand et les autres paysans sont assis autour d'une table et boivent.)

CHŒUR.

Air : *Nargue de la folie.* (Pré aux Clercs.)

Le plaisir nous rassemble;
Chantons tous aujourd'hui.
On doit fêter ensemble
La noce d'un ami.
Pour rendr' son sort prospère,
Trinquons en son honneur;
Et buvons à plein verre,
Le vin porte bonheur!

(*Tous élevant leurs verres en voyant entrer Jean Lenoir armé d'un broc, et portant le bouquet au côté:*)

A la santé de Jean Lenoir!

JEAN LENOIR.

Pour célébrer mon mariage,

V'là du vin qu'vous aim'rez, je gage;
Son bouquet doit mettre en gaîté
Tous ceux qui comm' vous, dans l'village,
C'matin vont boire à ma santé.

TOUS. A sa santé ! à sa santé !

Le plaisir nous rassemble, etc.

JEAN LENOIR. Ah ça! vous autres, pendant la cérémonie, n'allez pas oublier les bouquets, les rubans, les violons, les pétards et les coups de fusils... J'ai de l'ambition, moi, et je veux que mon mariage fasse du bruit dans le pays.

BERTRAND. Il a raison!.... quand on épouse la nièce d'un bailli... .

JEAN LENOIR. J'crois ben... sans compter que mon épouse va-t-être couronnée rosière à ce matin... et n'y a plus rien à dire sur la vertu d'une fille, une fois qu'elle a été visée et paraphée par toutes les autorités de l'endroit.

BERTRAND. Ça n'empêche pas que si Lisette n'avait été protégée par son oncle...

JEAN LENOIR. Monsieur Bertrand, vous êtes une mauvaise langue.. Lisette avait ses titres en règle, puisqu'elle est portée sur le registre de la paroisse comme ayant passé trente nuits près de la vieille Micheline, sa grand'mère, et comme lui ayant fait des infusions de fleurs de sureau et de la tisane de bourrache, d'après l'ordonnance du médecin, qui tenait à la faire suer, c'te pauvre femme.... bref, il l'a tant fait suer qu'elle en est morte !... Que voulez-vous? c'est un malheur !.... mais Lisette ne s'est pas moins conduite comme une brave et digne fille.

TOUS. C'est vrai.... c'est vrai !

BERTRAND. Après tout, c'est pas une si belle affaire pour toi que ce mariage-là.... T'as un beau cabaret, bien achalandé, et elle n'a pour dot que ce qui revient à la rosière.

JEAN LENOIR. Je sais bien.... mais une fois son mari, je peux succéder à son oncle... devenir bailli...

BERTRAND. Oui, joliment.... tu ne sais seulement pas lire.

JEAN LENOIR. Ah ! par exemple, en v'là une bêtise.... Comme si on avait besoin de savoir lire pour être fonctionnaire.... une fois qu'on est nommé à la place, v'là l'essentiel ; après ; si on a le tems, on va à l'école..... ou bien on dit qu'on a la vue basse... et si vos administrés se moquent de vous, on les fait coffrer donc.... Ça serait joli s'il n'y avait que les gens instruits qui aient le droit d'être quelque chose..... les ignorans ne seraient jamais rien..... ça ne peut pas marcher comme ça... il faut une justice pour tous.

BERTRAND. T'as raison... Les hommes doivent être égaux.... même quand ils ne le sont pas.

JEAN LENOIR. Certainement... excepté quand ils ont des protections, comme moi... car vous n'ignorez pas qu'on m'a assuré dernièrement que j'avais l'honneur d'être cousin, à la mode de Bretagne, avec M. Lenoir, le fameux lieutenant de police du royaume.

BERTRAND. Oui, mais tu n'en es pas sûr.

JEAN LENOIR. J' n'en suis pas sûr, c'est vrai... parce que je ne descends de la famille que du côté des femmes... ça n'empêche pas que quand on porte le nom d'un homme, on doit être son parent, surtout quand cet homme est grand seigneur et qu'on n'est que paysan. Mais, chut! j'entends M. Durand et ma prétendue qui sortent de la maison du bailliage avec les notables et les jeunes filles... Attention, vous autres...

## SCENE II.

LES MÊMES, DURAND, LISETTE, NOTABLES ET JEUNES FILLES.

CHŒUR.

AIR *de l'ouverture de Joconde.*

Tout le village
Vous rend hommage.
C'est la plus sage
Qui r'çoit la fleur.

LISETTE, *vêtue en blanc.*

Le sort le veut, je suis rosière,
D'plaisir je sens battre mon cœur,
De votre choix combien j' suis fière !
Pour ma vertu c'est trop d'honneur.

CHŒUR.

Tout le village, etc.

JEAN LENOIR, *aux paysans.* Hein? est-ellé jolie ma femme, sous la cornette de l'innocence?

BERTRAND. Eh ! la cornette ne lui va pas mal... mais elle n'a pas l'air de t'aimer beaucoup.

JEAN LENOIR. Laisse donc.... devant les autorités, une rosière est forcée de dissimuler... mais une fois qu'elle sera couronnée, tu verras comme elle m'aimera.

DURAND, *aux paysans.* Ah ça ! mes amis, vous savez que c'est aujourd'hui le grand jour... Feu M. le comte de Bre-

vannes, notre honoré seigneur, a laissé, en mourant, un legs annuel de mille livres, payables sur les revenus du fief, pour servir de dot à la fille du village qui aurait donné les plus grandes preuves de vertu dans le courant de chaque année... après un mur examen, ma nièce Lisette, ici présente, a obtenu la préférence; en conséquence elle sera proclamée rosière ce matin même, sur cette place, et en présence de tout le village.

TOUS. Vive Lisette!

JEAN LENOIR. Et ensuite nous partirons pour l'église, où mademoiselle Lisette deviendra Mme Lenoir avec l'autorisation de M. le bailli et la bénédiction de M. le curé. (*A Lisette.*) Dites donc, mamzelle, quel bonheur!... tenez, il me semble déjà vous voir dans notre petit ménage.

AIR *de Mme Grégoire.*

Lorsqu'à mon comptoir,
Vous vous plac'rez pimpante et fière,
La foule, chaqu' soir,
Viendra voir la bell' cabar'tière;
Versé da votra main,
L'vin
Paraîtra divin;
N'vendriez-vous que d'la piquette,
En deux ans not' fortune s'rait faite,
Car chacun voudrait
Boire à vot' cabaret.

LISETTE.

*Même air.*

Moi, j'n'ai pas d'orgueil,
Et c'sort-là n'a rien qui me plaise.
Dans votre fauteuil
J's'rai moins à l'aise
Que sur oo' chaise.
Un mari qu'ait d'l'honneur,
Et qu' j'aim', voilà l'bonheur.
Qu'import' qu'on habite un' chaumière?
L'tout c'est d'êtr' bonne femme et bonn' mère,
Mieux vaut l'homme qui plaît
Qu'un brillant cabaret.

LE BAILLI. Mais, voilà la matinée qui s'avance, il est tems de penser aux préparatifs de la cérémonie... car mon ancien ami, le curé d'Auxerre, à qui j'ai écrit de venir officier à la cérémonie nuptiale, ne peut tarder à arriver... allez prévenir tout le monde.

JEAN LENOIR. C'est ça. (*Bas à Durand.*) Et vous, monsieur le bailli, pendant ce tems là, parlez à Lisette en ma faveur.

REPRISE DU CHŒUR.

Tout le village, etc.

## SCENE III.

### DURAND, LISETTE.

DURAND. Eh bien! mon enfant, comme te voilà pensive!... est-ce que tu n'es pas enchantée de voir tout le village rendre hommage à ta sagesse..... à ta vertu?..... c'est flatteur pour une jeune fille.

LISETTE. Oui, mon oncle, cependant je ne sais pourquoi.. cet honneur que tant de jeunes filles envieraient me cause presque du chagrin à moi... car je ne peux obtenir la dot et la couronne qu'à la condition.... d'épouser M. Jean Lenoir.... et j'aurais mieux aimé rester fille toute ma vie que d'être la femme d'un homme que je n'aime pas.

DURAND. Y penses-tu? le plus riche garçon du pays.

LISETTE. Est-ce que j'ai jamais pensé à être riche..... quand une fille est jeune et gentille, elle a toujours le tems de le devenir..... au lieu qu'une fois enchaînée à un mari, il ne lui est plus permis d'en aimer un autre.

DURAND. Oui-dà!..... mamzelle, est-ce que vous auriez commencé par là?

LISETTE. Oh! non, mon oncle, je n'aime personne..... seulement je sens que j'ai besoin d'aimer quelqu'un... Quand je suis seule, et que je consulte mon cœur..... j'ai presqu'envie de pleurer en pensant qu'il n'appartient encore à personne..... il me semble qu'il y a du vide autour de moi... et je ne serai tout-à-fait heureuse que quand ce cœur si vif et si tendre appartiendra à celui que je dois aimer toute ma vie..... car une fois que j'aimerai, ce sera pour la vie.

DURAND. Eh bien! que celui-là soit Jean Lenoir.....; ou tout autre..... peu importe.

LISETTE. Au contraire, mon oncle, c'est très-important quand on est à mon âge... et je me rappelle encore la chanson que ma grand'maman Micheline me chantait toujours pendant sa longue maladie.

DURAND. Eh bien! que disait la chanson de ta grand'mère?

LISETTE. Ecoutez, mon oncle, c'est elle qui parle.

AIR: *En revenant de Bâle en Suisse.*

Cette couronne de rosière,
Comm' toi, je l'obtins autrefois,
Mais je m'souviens que ton grand-père
En s'ret m'courtisait d'puis six mois.

Profitez, fillettes,
De votre printems,

Les jours d'amourettes
Durent si peu de tems.

*Même Air.*

Il faut aimer qui sait nous plaire ;
Crois-en mes conseils, mon enfant,
C'est comm' ça qu'a fait ma grand'mère,
Ma p'tit' fill' peut en faire autant.

Profitez, fillettes, etc.

DURAND. Joli refrain, vraiment!.... ah! si j'avais su cela!

DURAND. Vous voyez bien que dans son tems elle a été rosière aussi, et pourtant elle aimait en secret grand-papa depuis six mois.

LISETTE. Taisez-vous, mademoiselle, elle n'en était que plus coupable... D'ailleurs, elle n'était pas comme vous orpheline et à la charge de son oncle..... Ainsi décidez-vous à être Mme Jean Lenoir aujourd'hui même, ou à perdre ma bienveillance et à sortir de ma maison.

LISETTE. O ciel! mon oncle..... et que deviendrais-je sans vous?

DURAND. C'est pour cela qu'il faut obéir, et vous apprêter à partir pour l'église aussitôt que la cérémonie du couronnement sera terminée.

LISETTE, *pleurant.* Epouser un homme qu'on déteste.... c'est pourtant bien désagréable!... (*A part.*) O ma bonne mère-grand! pourquoi n'êtes vous plus là.. vous auriez pitié de mes larmes, vous!

(Elle va s'asseoir en pleurant sur le banc qui est devant la maison de Durand.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, CYPRIEN.

CYPRIEN. *Il est vêtu simplement; habit et culotte foncées, les cheveux coupés en jeune séminariste.* On m'a dit que c'était là la maison de M. le bailli, et que je le trouverais devant sa porte.... (*Apercevant Durand.*) Justement, voilà une tête à perruque... ça doit être ça. (*Il le salue.*) Monsieur Durand.

DURAND. C'est moi.

CYPRIEN. Enchanté de faire votre connaissance... Moi, je suis Cyprien... j'arrive par la patache.. vous me remettez, n'est-ce pas?

DURAND. Pas précisément.

CYPRIEN. Comment, vous ne reconnaissez pas le petit Cyprien d'Auxerre.... avec qui vous avez dîné chez M. le curé... c'est moi qui servais.

DURAND. Ah! vous avez servi?

CYPRIEN. Oui, je servais la messe quelquefois..... quand il la disait..... ce qui, par parenthèse, ne m'amusait pas trop... Mais que voulez-vous, ma tante qui est grosse marchande de toiles à Auxerre, et qui a jugé à propos de se faire dévote.... depuis qu'elle est vieille... a cru qu'elle calmerait comme ça l'ardeur de mes passions... car elle me répétait toujours que j'avais la tête ardente et les passions trop vives..... Alors, moi, je me suis laissé faire, d'autant plus qu'elle me donnait pour ça des tartines de confiture, et que j'ai toujours eu un faible pour les sucreries.

DURAND. J'en suis fort aise... mais vous n'arrivez pas par la patache tout exprès pour m'apprendre cette nouvelle?

CYPRIEN. Ah! c'est vrai... je ne pensais plus à la lettre que j'ai à vous remettre.

DURAND. Une lettre pour moi?

CYPRIEN. Oui, parce qu'il faut que vous sachiez que ce bon curé m'a pris en affection depuis quelque tems... il m'a appris le latin, le grec, le ... enfin, un tas de choses dont je me serais bien passé... Voilà donc que, ce matin, je m'apprêtais à partir pour Paris, où ma tante veut absolument me faire entrer comme novice dans le couvent des bénédictins... ce qui, entre nous, me semble absurde... car je ne suis pas plus fait pour être bénédictin que vous pour être grenadier du roi.... Bref, ma valise était prête, quand, il y a deux heures, M. le curé me fait venir au chevet de son lit, et me dit : Cyprien, » tu vas passer par le village de Brevannes » qui n'est qu'à trois lieues d'Auxerre.— » Oui, monsieur le curé. Remets pour moi » cette lettre au bailli de l'endroit. —Oui, » monsieur le curé. — Il y a une noce à » laquelle il t'invitera, sans doute.—Oui, » monsieur le curé. » A cette idée je l'ai embrassé, je suis monté sur-le-champ en patache avec le sacristain qui m'a conduit jusqu'à cette place, où je vous ai reconnu tout de suite à votre figure respectable et à votre belle perruque.

DURAND, *prenant la lettre.* Voyons donc ce qu'il m'écrit.... (*Après avoir lu.*) Que vois-je? il m'annonce qu'il est retenu dans son lit par la goutte, et qu'il ne pourra venir, ce matin, marier ma nièce.

LISETTE, *se levant.* Il ne viendra pas... quel bonheur!

CYPRIEN, *l'apercevant.* Oh! saperlotte!.. la jolie demoiselle!

(Il la salue d'un air galant, Lisette répond à son salut sans oser se retourner.)

DURAND. Me voilà bien.... quand tout était prêt... quand on n'attendait plus que lui... Allons, la cérémonie sera retardée.

CYPRIEN. Comment, il n'y aura pas de noces?

LISETTE. Oh! tant mieux!

CYPRIEN. Tant pis, au contraire.

DURAND. Rassurez-vous... Il me reste encore une heure environ... c'est tout ce qu'il me faut pour aller chercher le curé du village voisin, et l'amener ici en carriole.

CYPRIEN. C'est ça, en carriole... et, s'il le faut, pour que le repas arrive plus vite, c'est moi qui servirai la messe.... vous verrez comme je ferai marcher ça!

DURAND, *à Lisette*. Toi, mon enfant, jusqu'à mon retour, tu tiendras compagnie à M. Cyprien.... tu causeras avec lui... tu le feras rafraîchir.

CYPRIEN. Ah! voilà une bonne idée; monsieur le bailli, vous êtes un bon enfant... Je l'aurais parié tout de suite, rien qu'en voyant votre figure vénérable et votre belle perruque.

DURAND, *à Cyprien*.

AIR: *Je reconnais ce militaire.*

Adieu, mon ami, je vous quitte,
Car j'ai bien peu de tems, je croi,
Mais au repas je vous invite.

CYPRIEN.

Oh! pour cela comptez sur moi.
(*A part.*)
Puisqu'on me voue au sacerdoce,
Il faut d'avance, en attendant,
Me rattraper à cette noce
De tous les jeûnes du couvent. (*bis*)

ENSEMBLE.

Monsieur le bailli, partez vite,
Car le tems vous presse, je croi,
Et sachez que quand on m'invite,
On peut toujours compter sur moi.

DURAND.

Adieu, mon ami, je vous quitte,
Car j'ai bien peu de tems, je croi,
Mais au repas je vous invite,
Et vous pourrez compter sur moi.

## SCENE V.

### LISETTE, CYPRIEN.

LISETTE, *qui pendant le couplet précédent est restée dans la maison, et en a rapporté un verre, une bouteille et une assiette de biscuits.* Tenez, monsieur, buvez... c'est du meilleur de mon oncle, et, puisque vous êtes si gourmand... voilà aussi des biscuits.

CYPRIEN. Comment, mademoiselle, une pâtisserie si fine et une attention si délicate.... Ah! vous êtes trop aimable.... vous avez eu tort de vous donner tant de peine.

LISETTE. Et pourquoi, s'il vous plaît?

CYPRIEN. Parce que... si, en arrivant, je mourais de faim et de soif... depuis un instant, mon appétit, ma soif, tout est déménagé.

LISETTE. Et depuis quel instant?

CYPRIEN. Depuis que je vous ai aperçue, mamzelle!

LISETTE. Vraiment?

CYPRIEN. Ca vous étonne... Si je n'avais pas été surpris... ébahi... en voyant cette jolie figure.... cette tournure si gentille... ce petit air si doux... ce regard si innocent et ce beau bouquet blanc qui vous va si bien, vous auriez été bien plus surprise, n'est-ce pas?

LISETTE. Comment, monsieur, vous avez vu tout ça?

CYPRIEN. Et bien autre chose encore..... sans avoir l'air devant votre oncle.. aussi, en lui parlant, je faisais semblant de ne penser à rien, mais ce n'est que vous que je regardais... je ne perdais pas un de vos gestes... j'avais l'air de rire... et cependant je me suis senti tout triste, tout ému, lorsque j'ai cru voir que vous essuyiez une larme!

LISETTE. Vraiment, monsieur Cyprien, vous avez remarqué que je pleurais?

CYPRIEN. Vous, pleurer, mamzelle, et pourquoi?... quand vous êtes à la veille d'être couronnée rosière et de vous marier!

LISETTE. Me marier! c'est justement pour ça!

CYPRIEN. Bah!.. vous n'aimez pas votre prétendu?

LISETTE. M. Jean Lenoir.... je le déteste.

CYPRIEN. Il serait vrai!

LISETTE. Tout-à-l'heure, en entendant lire la lettre que vous avez apportée, je me réjouissais... j'espérais que ce mariage allait manquer... ou du moins qu'il serait retardé... pas du tout... vous invitez mon oncle à le presser, vous vous réjouissez de le voir partir pour hâter le moment de la cérémonie!... Allez, vous êtes bien maladroit.

CYPRIEN. Ah! mon Dieu! c'est vrai.... mais il fallait donc me dire ça, mademoiselle... je serais parti avec lui en carriole.. je l'aurais fait verser en route... je me serais cassé un bras, une jambe, n'importe quoi... et à lui aussi.... pour vous être agréable... je suis capable de tout, voyez vous.

LISETTE. Merci, monsieur Cyprien.

Digitized by Google

CYPRIEN. Il n'y a pas de quoi, mamzelle... Comment, votre oncle veut vous sacrifier, lui qui a l'air d'un si brave homme, lui qui a une si belle perruque!

LISETTE. Dam! il n'est pas riche.... et depuis si long-tems qu'il me soutient...

CYPRIEN. Sommes-nous malheureux!.. car je n'ai guère plus de chance que vous, allez... Un jeune homme agréable et qui donnait des espérances, entrer au séminaire... faire pénitence toute sa vie, et maigre pendant le carême.... comme c'est régalant!

LISETTE. C'est juste.... mais, comme vous êtes drôlement coiffé donc?

CYPRIEN. Ah ça! oui, c'est ma tante qui voulait toujours me couper les cheveux elle-même, pour me donner l'air d'un enfant de chœur... en attendant mieux... Je trouvais ça ridicule; mais, que voulez-vous... une tante dont on sera héritier... il faut bien lui passer quelque chose.

LISETTE. Sans doute, on doit se soumettre aux volontés de ses parens.

CYPRIEN. C'est-à-dire, quand ils ont des idées comme ça, je n'en vois pas la nécessité... car, enfin, les nôtres seront bien avancées, n'est-ce pas, quand vous serez malheureuse en ménage, et que moi, je me serai laissé pousser une barbe de capucin!

LISETTE. Que pouvons-nous y faire!

CYPRIEN. Ce que nous pouvons y faire... je ne sais pas... mais j'ai toujours entendu dire que quand deux personnes étaient trop malheureuses et qu'elles réunissaient leurs malheurs ensemble... ça finissait quelquefois par devenir un bonheur.

LISETTE. Vous croyez?

CYPRIEN. Oui, mamzelle; aussi, il me vient une idée... j'ai une proposition à vous faire... voulez-vous de moi pour mari?

LISETTE. Vous, mon mari?... y pensez-vous?.. vous me connaissez à peine.

CYPRIEN. Vous ne me connaissez pas davantage... mais ce sera bientôt fait... il ne faut pas vous en rapporter à ma coiffure... qui me donne l'air d'un caffard... je ne le suis pas, grâce au ciel... j'ai quelques idées dans la tête, la parole sur la langue, et le cœur sur la main... franc comme l'or, gai comme un pinson, rond comme vous voyez... me voilà, je vous aime... voulez-vous de moi?

LISETTE, *troublée*. Comment, vous seriez assez bon pour m'aimer... moi, une pauvre orpheline, qui ne possède rien?

CYPRIEN. Tant mieux... j'ai cent écus que ma tante m'a donnés pour meubler ma cellule... ça nous suffira pour nous mettre en ménage... plus tard, j'hériterai d'elle, et tout sera pour vous.

LISETTE. Ah! monsieur Cyprien... un si bon cœur... un pareil désintéressement... Tenez, moi aussi, je crois que je vous aime, et je regrette de ne pas avoir de trésor à vous apporter en dot.

CYPRIEN. Alors, nous nous aimons tous les deux, c'est arrêté, c'est convenu... ainsi vous ne serez pas Mme Jean Lenoir, et moi, je ne serai pas capucin.

AIR :

Pour un devoir sacré
Mon ame n'est pas faite.
J'eusse été, ma Lisette,
Un très-mauvais curé.
J'aurais bientôt trahi ce que j'aurais juré.
Mais je serai, ma belle,
A nos sermens fidèle.

Toi, qui mis dans mon cœur,
L'instinct de la nature,
Pardon, mon Créateur,
D'aimer ta créature.

Mon cœur est fait, je crois,
Pour l'honneur et la guerre;
Je serai militaire,
Je servirai le roi,
Et de l'amour ainsi suivant toujours la loi,
Je prendrai pour devise,
Mon pays et ma Lise.

Toi qui mis dans mon cœur, etc.

LISETTE. Mais, comment faire? mes bans qui sont publiés, mon mariage qui doit se célébrer ce matin, et mon oncle qui m'a menacé de me chasser de chez lui si je résistais à ses ordres.

CYPRIEN. Raison de plus pour ne pas l'attendre... il faut partir... il faut nous sauver... avant qu'il ne nous chasse.

LISETTE. Mais où aller?

CYPRIEN. A Paris!... ce n'est que là qu'on est heureux! justement ma tante m'avait fait retenir une place sur le coche d'Auxerre, que je devais prendre là-bas, au bac... près de l'auberge du village... voilà le moment où il va passer... suivez-moi, et après-demain nous avertirons votre oncle de notre mariage en lui envoyant une lettre de faire part.

LISETTE. Eh bien! oui, pour vous, je quitte tout!... mes bonnes amies... ce pays qui m'a vu naître... les souvenirs de ma grand'mère qui m'aimait tant!... et je suis prête à partir, à vous suivre partout!

AIR : *Eh! voguez, ma nacelle*

Dans cet humble village,
J'devais passer mes jours,

An fond du cœur, je gaga,
J'y penserai toujours.
La fleur de l'innocence
D'vait parer mon corsel,
Mais à c'te récompense
Je r'nonce sans regret.

(*Elle arrache le bouquet qu'elle porte à son corsage, le jette par terre et prend la main de Cyprien.*)

J'sois en votre puissance;
J'obéis aujourd'hui.
Partout, nn' femm' je pense, } (*bis.*)
Doit suivre son mari
Partons, partons, } (*bis.*)
Je suivrai mon mari

J'suis en votra puissance, etc.

CYPRIEN.

Soyez en ma puissance,
Et partons aujourd'hui.
Partout un' femma, je pense,
Doit suivre son mari.
Partons, partons,
Je sois votre mari.

(*Il lui donne le bras; ils s'éloignent par la gauche.*)

## SCENE VI.

JEAN LENOIR, BERTRAND, PAYSANS, PAYSANNES, *puis* BERTRAND.

(Bertrand les précède en jouant du violon.)

CHŒUR.

AIR : *Eh! gai, gai, gai, mon officier.*

Eh! gai! gai! gai! nous venons tous
Pour commencer la fête;
A s'amuser qu'chacun s'apprête,
C'est ici l'rendez-vous.

DURAND, *accourant.* Me voilà!... me voilà... grâce au ciel, j'ai réussi... j'ai conduit le curé à l'église, où il veille aux préparatifs en nous attendant.

JEAN LENOIR. En ce cas, ne perdons pas de tems.

FINAL *de Béancourt.*

JEAN LENOIR.

Que la cérémonie enfin soit commencée.
A l'instant même il faut partir.
Mais où donc est ma fiancée? (*bis.*)

DURAND, *entrant chez lui.*

Attendez, je vais l'avertir. (*bis.*)

JEAN LENOIR.

Enfin (*bis*) la gentille Lisette
Va donc m'accorder sa main.
Ah! pour mon cœur c'est une fête, (*bis*)
Car mon bonheur bientôt sera certain.

DURAND, *sortant de chez lui d'un air effaré.*

Mais je ne puis trouver ma nièce! (*bis.*)
Mes amis, je n'y conçois rien.

JEAN LENOIR.

Allons, vite, que l'on s'empresse } (*bis.*)
De tous côtés cherchons-la bien.

TOUS.

Cherchons-la bien.

(*Appelant.*)

Lisette!... Lisette!...

(Ici on aperçoit le coche d'eau qui descend, ame portant Lisette et Cyprien.)

CYPRIEN. La voici..... la voici, n'en soyez pas inquiète, elle part avec moi.

JEAN LENOIR. Que vois-je? ma Lisette sur le coche avec un étranger!

CYPRIEN. Lisette ne veut pas de vous, c'est moi qu'elle aime... et je l'emmène à Paris pour l'épouser à Saint-Eustache... adieu, tout le monde.

JEAN LENOIR, *criant, se désespérant.* Au secours!... au rapt... au voleur...

(Tableau.)

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE II.

Une chambre modestement meublée.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CYPRIEN, LISETTE.

CYPRIEN, *finissant de ranger les meubles.* Voilà les chaises rangées.

LISETTE, *achevant de mettre le couvert.* Et le couvert est mis.

CYPRIEN. Maintenant les amis peuvent arriver quand ça leur fera plaisir. Je dis que notre société sera joliment composée; deux commis du palais marchand... deux clercs de la basoche et un employé des gabelles.

LISETTE. Deux lingères du charnier des Innocens, deux modistes de la place Cambrai, et une plumassière de la rue du Paon.

CYPRIEN. C'est huppé... aussi, allons

nous nous en donner... Tiens, au fait, vivent la gaîté, la danse et les chansons!. Ah! à propos, as-tu pensé aux rafraîchissemens..... as-tu commandé le dindon chez le rôtisseur?

LISETTE. Sois tranquille, j'ai pensé à tout.

CYPRIEN. C'est que les amoureux ont bon appétit... et j'en sais quelque chose, moi... d'ailleurs, je n'en aurais pas, que les yeux de ma Lisette m'en donneraient tout de suite... Dis donc, j'ai voulu te faire une surprise; j'ai commandé, chez le pâtissier, mon cœur en biscuit de Savoie, avec ton chiffre en anis de Verdun. Je dévorerai ton chiffre et tu croqueras mon cœur.

LISETTE. Ah! c'est gentil de ta part.... Mais, prends garde... si nous y allons de ce train-là, nous verrons bientôt le fond du sac, comme on dit... Depuis un an que nous sommes à Paris, nous avons fait de la dépense.

CYPRIEN. C'est vrai que des quatre mille cinq cent livres que ma tante m'a laissées dans son testament, il ne nous reste plus grand'chose... Pauvre brave femme, elle m'avait toujours dit qu'elle voulait mourir dans mes bras, et elle est morte dans ceux de son grand fauteuil... Je n'ai plus rien à espérer d'elle maintenant.

LISETTE. C'est pour ça qu'il faut de l'économie, parce que, depuis quelques jours, ça sonne creux.

CYPRIEN. Je sais bien... mais que veux-tu?

LISETTE. Qu'est-ce que nous ferons quand nous aurons trouvé le fond du sac?

CYPRIEN. Eh bien! je travaillerai donc. Je possède mes quatre règles sur le bout du doigt... j'ai une main superbe, et je suis censé avoir appris le latin... Ainsi, je ferai comme tant d'autres..... je montrerai ce que je sais... et même ce que je ne sais pas.

LISETTE. Et moi donc, je ne suis pas fille à rester les bras croisés; je sais coudre, tricoter, festonner... En avant l'aiguille, les ourlets, les surjets et les œillets.

CYPRIEN. C'est ça, et le soir, ma Lisette, le soir, rendez-vous général, à nous deux, dans l'appartement de garçon, rue de la Huchette, au-dessus de l'entresol... eh! allez donc...

(Il saute.)

LISETTE. Oui, et puis, plus tard...

CYPRIEN. Oh! plus tard, nous nous marierons. Tu seras ma petite femme, je serai ton petit mari... Nous aurons une petite fille ou un petit garçon... et allez donc.

LISETTE. Oh! oui, il faudra nous marier, et promptement, quand ce ne serait que pour mettre un terme aux poursuites de Jean Lenoir, qui a déjà voulu te faire arrêter comme ayant commis un enlèvement, un rapt... Dam! c'est qu'il en aurait le droit, avec l'aide de mon oncle Durand.

CYPRIEN. Je sais bien... et c'est encore pour ça, sans doute, que ce matin, en allant visiter les amis, j'ai vu un grand estaffier qui m'a suivi jusqu'à la porte.

LISETTE. Ah! mon Cyprien, si l'on allait me séparer de toi!... te mettre en prison... Oh! j'en mourrais d'abord.

CYPRIEN. Laisse donc, dans quelques mois tu seras majeure, et dès ce jour-là ma femme... Alors on n'aura plus le droit de te tourmenter, de te ravir à mon amour... toi, mon idole... mes amours... ma chérie... ma Lisette, pour qui je donnerais tout ce que je possède... si je possédais quelque chose... Qu'ils y viennent donc!

LISETTE. Tu as raison; tiens... ne pensons pas à des malheurs imaginaires... Le présent est heureux, jouissons du présent, et faisons serment de nous aimer toujours.

CYPRIEN. Quant à ça, je te le jure.

AIR *des Dragons de vertu.*

Mais, toi, Lisette, toi,
Si tendre, si jolie,
Dis-moi que pour la vie
Tu m'as donné ta foi.
Répète-moi sans cesse
Que l'or ni la grandeur
Ne sauraient de ton cœur
Altérer la tendresse.
Quand tu devrais mentir,
Ça fait toujours plaisir.

LISETTE.

*Même air.*

Et toi, mon Cyprien,
Répète à ta grisette
Que ton cœur, de Lisette
Sera l'unique bien.
Oui, dis-moi, dès l'aurore,
Que j'ai ton seul amour,
Dis-le-moi tout le jour,
Et puis le soir encore.
Quand tu devrais mentir,
Ça fait toujours plaisir.

(On entend chanter au dehors.)

CYPRIEN. Ah! voilà nos amis.

Digitized by Google

## SCENE II.

LES MÊMES, COMMIS, CLERCS DE BASOCHE *et* GRISETTES.

(Ils sont suivis de deux garçons traiteurs qui portent des gâteaux et des bouteilles.)

CHŒUR.

AIR : *Clic et clac, si va qui roule.*

De Lisette,
C'est la fête,
Chantons à nous étourdir,
Car c'est en perdant la tête
Que l'on trouve le plaisir.

UN COMMIS. Portez ça là-dedans.

CYPRIEN. Des gâteaux, des liqueurs.... voilà de l'amitié, ou je ne m'y connais pas.

UN COMMIS-MARCHAND. Moi, j'apporte du champagne, c'est le vin des dames.

LISETTE. Oui, mais ça étourdit.

CYPRIEN. Tant mieux!... ça rend gai : ce n'est pas tous les jours fête.

LISETTE. Oh! les jolis bouquets!

LE COMMIS. Cyprien, tu nous permets d'offrir...

CYPRIEN. Tiens! cet autre... offrez..... offrez...

AIR : *Vivent les fillettes.*

A bas l'étiquette,
Ça ne mène à rien
Et fêtons Lisette,
Lisette veut bien.
A bas l'étiquette, etc.

LISETTE.

AIR : *Le beau Lycas aimait Thémire.*

Oui, je permets que l'on m'embrasse,
Venez chacun à votre tour.

CYPRIEN.

Hein!... qu'en dites-vous?... quelle grâce!

LISETTE.

C'est que mon cœur est sans détour.

CYPRIEN.

Voyez combien Lisette est bonne,
Car elle n'excepte personne.

LISETTE.

Dam! un baiser c'est si commun,
Qu'on peut en donner à chacun,
Ça ne fait de mal à personne,
Et ça fait plaisir à quelqu'un.

CYPRIEN. Ah ça! qu'allons-nous faire en attendant le souper?

LE COMMIS. Si nous jouions aux jeux innocens, à la petite boîte d'amourette?

CYPRIEN. Non, il vaut mieux danser.

TOUS. Oui, dansons. En place!

CYPRIEN.

AIR *de Marianne.*

Avant que l'on se mette à table,
Il faut danser, mes bons amis;
Jamais fête plus agréable,
Ne nous aura tous réunis.
Que la folie,
Ici rallie
Les gais lurons
Et les jolis teodrons;
Que chez Lisette,
Une goguette,
Soit le signal
Du plaisir et du bal!
Ayant toujours aimé les dames,
Je vous l'avouerai sans façons,
J'aime les repas de garçons...
Qu'on fait avec les femmes.

LE COMMIS. Ah ça! messieurs, je dois vous prévenir qu'au lieu d'apporter un bouquet, j'ai fait une chanson pour la reine de la fête.

CYPRIEN. Oh! oh! une chanson d'un commis à la gabelle... ça ne doit pas manquer de sel.

TOUS, *riant.* Ah! ah! ah!

LE COMMIS. Comme l'air est difficile, je prierai l'ami Cyprien de chanter pour moi.

CYPRIEN, *prenant le papier.* Voyons... Tiens! c'est l'air de ma tenturlurette... tu sais bien, Lisette...

(Il chante.)

Turlurette,
Ma tenturlurette.

TOUS. Les couplets!... les couplets!...

CYPRIEN. M'y voilà... attention! et que chacun fasse chorus.

AIR : *Ma tenturlurette.*

Ce matin, j'ai, tout de bon,
Invoqué mon Apollon,
Et fait une chansonnette
Turlurette!
Turlurette!
Pour fêter Lisette.

(*Tout le monde répète le refrain en chœur après chaque couplet.*)

LISETTE. Ah! c'est très-joli.

TOUS. Ah! c'est charmant.

CYPRIEN. Deuxième couplet.

Je voudrais chanter au mieux
Ton pied, ta main et tes yeux,
Et ta taille si bien faite,
Turlurette!
Turlurette!
Tu m'entends, Lisette.

LISETTE. C'est un peu leste.

CYPRIEN. Bah! bah!... Troisième et dernier couplet.

Si j'étais l'heureux amant
Que tu cheris tendrement,
Ce soir, tout seul, au cachette,
Turlurette !
Turlurette !
M'entends-tu Lisette ?

Ah ! par exemple... celui-là est un peu gravcleux.... je crois que Lisette en a rougi.

LISETTE. C'est vrai aussi... vous me chantez des bêtises comme ça devant tout le monde... je ne m'y attendais pas.

TOUS. Ah ! elle a rougi... elle a rougi !..

CYPRIEN. En ce cas plus de chansons et dansons... Vous allez faire l'orchestre, vous autres. (*A ce moment un commis va pour inviter Lisette à danser.*) Non, je ne veux pas, je suis jaloux... elle ne dansera pas avec un cavalier...

LISETTE. Et moi, je ne veux pas que tu danses avec une dame.

LE COMMIS. Mais comment allez-vous faire?...

CYPRIEN. Vous allez voir, nous allons danser à nous deux une contre-danse à quatre. (*Cyprien et Lisette prennent chacun une chaise et dansent avec. Après la danse :*) Messieurs, ce ballet a été composé par un rempailleur de chaises de mes amis. (*A part.*) Voilà le moment d'aller chercher mon cœur chez le pâtissier, il doit être sorti du four. (*Haut.*) Mes amis, j'ai à sortir; ne vous mettez pas à table sans moi, je vous permets seulement de boire à la santé de Lisette.

(Il sort.)

## SCENE III.

LES MÊMES, *excepté* CYPRIEN.

CHŒUR.

A bas l'étiquette, etc.

LISETTE.

Fi de la coquette
Qu'un rien doit froisser,
Vive la grisette
Qu'on peut embrasser!

TOUS.

bas l'étiquette, etc.

(On entend frapper à la porte en dehors.)

LISETTE, *courant à la porte qu'elle enouvre.* Ah ! mon Dieu !.. d'où vient ce bruit?.... Ciel!.... ce sont des soldats qui montent... A qui donc en veut-on?

LE COMMIS, *regardant aussi.* Un officier les accompagne.

LISETTE. Il demande Cyprien !.. Serions-nous poursuivis ?.. Viendrait-on l'arrêter?. Que faire? que devenir?.. Mes amis, cessons de danser... entrez tous dans cette chambre.

AIR : *Vaudeville des Couturières.*

Paix, paix ! ne dites rien,
Faites silence,
Il faut de la prudence !
Paix, paix, ne dites rien,
C'est le moyen
De sauver Cyprien.

Je tremble d'effroi!

L'OFFICIER, *en dehors.*

Ouvrez-nous bien vite,
C'est une visite
Et de par le roi !

LISETTE.

C'est au nom du roi !

ENSEMBLE.

Paix, paix, ne dites rien,
Faisons silence,
Il faut de la prudence !
Paix, paix, ne disons rien,
C'est le moyen
De sauver Cyprien.

(Ils entrent tous dans la chambre, excepté Lisette.)

## SCENE IV.

LISETTE, *puis* L'OFFICIER.

L'OFFICIER, *en dehors et frappant à la porte.* Au nom du roi, ouvrez.

LISETTE. Ah ! mon Dieu ! je suis perdue !

L'OFFICIER, *frappant toujours.* Ouvrez donc !... ou je fais enfoncer la porte !

LISETTE, *allant ouvrir.* On y va !

L'OFFICIER, *entrant.* Allons donc, la belle, on a bien de la peine à pénétrer chez vous.

LISETTE, *balbutiant et baissant les yeux.* Monsieur, que voulez-vous?que demandez-vous?

L'OFFICIER, *jetant les yeux sur elle. A part.* Dieu ! la jolie fille ! (*Haut.*) Eh bien! comme vous voilà tremblante!.. la vue d'un uniforme et d'épaulettes vous effraie donc bien... j'en connais beaucoup qui sont moins farouches... il est vrai qu'elles ont rarement d'aussi beaux yeux que vous...

LISETTE. Mais, monsieur, ces soldats qui vous suivent, ce bruit d'armes que j'ai entendu... tout cela n'est-il pas fait pour porter la frayeur dans l'ame d'une pauvre fille qui se trouvait seule chez elle le soir.

L'OFFICIER. Oui-dà !... vous étiez seule chez vous... à travailler peut-être... ou à lire un roman bien tendre.. bien passionné.. Vraiment, je pourrais croire tout cela, si

les accords d'une contre-danse ne m'avaient assuré que vous vous trouviez tout-à-l'heure ici en joyeuse compagnie... et votre effroi, le désordre qui règne dans cette chambre qui ressemble plutôt à une salle de bal qu'à un atelier d'ouvrière... tout cela me prouve que je suis bien chez M. Cyprien, accusé d'avoir séduit et enlevé une certaine Lisette Durand... et sur laquelle vous pourrez, j'espère, me donner quelques renseignemens.

LISETTE. O ciel! monsieur l'officier, ne nous perdez pas... ce pauvre Cyprien, c'est l'amour qui lui a fait commettre cette faute... et moi je fus aussi coupable que lui.

L'OFFICIER. Ah! vous en convenez donc enfin... ma foi, charmante Lisette, maintenant que je vous connais, que j'ai vu votre jolie taille, vos yeux si éveillés, votre figure si piquante... je ne m'étonne plus du crime de votre séducteur... et loin de l'en blâmer, je regrette maintenant de ne pas l'avoir commis à sa place.

LISETTE. Vous êtes bien honnête, monsieur l'officier... mais que comptez-vous faire de ce pauvre Cyprien?

L'OFFICIER. Oh! mon Dieu! presque rien... le conduire d'abord devant M. le lieutenant de police... et ensuite en prison... d'où il ne sortira que pour être jugé d'après la rigueur des lois?..

LISETTE. En prison!.. ah! monsieur, vous ne serez pas assez cruel pour séparer deux amans qui ont juré de ne jamais se quitter... je vous en supplie... grâce pour lui! ..

AIR: *Puisque nous sommes au bal.* (Deuxième Année.)

Faites droit à ma requête,
Car ce pauvre Cyprien
M'aime... qu'il en perd la tête;
Je suis son amour, son bien...
Que voulez vous donc qu'il fasse
S'il doit me quitter... grand dieux!
Ah! mettez-vous à sa place.

L'OFFICIER.

Je ne demande pas mieux.

LISETTE. Eh bien! puisque vous avez tant de bonne volonté, qui vous empêche de m'accorder la grâce que je vous demande?

L'OFFICIER. Oh! mon Dieu, rien que ma consigne... je suis officier du roi, et je dois me soumettre aux ordres qui m'ont été transmis.

LISETTE. Mais, en le laissant échapper, quel danger pouvez-vous courir?

L'OFFICIER. Aucun... si ce n'est d'aller en prison pour lui.

LISETTE. Hélas!.... comment donc le sauver?

L'OFFICIER. Cherchez bien... il est peut-être un moyen de me décider à me sacrifier à sa place.

LISETTE. Ah! dites-le-moi, monsieur, et s'il est en mon pouvoir...

L'OFFICIER. Cela ne dépend que de vous... ainsi, la belle, faisons un arrangement... mais, de la justice pour tous .. Votre amant, pour prix du châtiment que la loi lui inflige, a reçu d'avance une récompense assez douce pour pouvoir tout braver... mais moi, qui peux courir les mêmes dangers que lui... dites-moi, Lisette, quelle récompense m'accorderez vous, si je me sacrifie?

LISETTE. Hélas! mon beau monsieur, je n'ai rien à vous offrir, je ne suis qu'une pauvre fille...

L'OFFICIER. Une pauvre fille n'a rien à offrir, bien... mais elle peut tout accorder.

LISETTE. Et que voulez-vous donc que je vous accorde?

L'OFFICIER. D'abord, la faveur de me laisser baiser cette jolie main.

LISETTE, *retirant sa main.* Ma main... y pensez-vous!... mais ce serait être infidèle à Cyprien... et moi, qui, tout-à-l'heure encore, viens de lui jurer...

L'OFFICIER. En ce cas, ne parlons plus d'arrangement... je vais donner l'ordre à mes soldats de cerner la maison... le signalement du coupable leur est connu, et...

(Il fait un mouvement)

LISETTE. Arrêtez!.,. (*A part.*) Dieu! et Cyprien qui va revenir... si j'hésite, il est perdu?.. dans le fait, il n'y aurait pas grand mal.

L'OFFICIER. Prenez garde.... je vous préviens que les ordres que j'ai reçus sont sévères... une jeune fille enlevée avant l'âge de sa majorité!... le jour de son mariage... il y a double rapt... et puis, la morale,.. la société... que sais-je?... oh! je vous le répète, l'affaire est mauvaise.

AIR: *Amis, voici la riante semaine.*

Allons, Lisette, un peu de complaisance,
Nous sommes seuls, et ce doux entretien
Ne peut ici tirer à conséquence,
Car votre amant n'en saura jamais rien.
Donnez un peu cette main si charmante,
Que je la presse..

LISETTE.

Il paraît doux et bon...

(*Elle lui donne sa main.*)

Prenez, monsieur... ah! que je suis contente!
Mon Cyprien n'ira pas en prison.

L'OFFICIER.

*Même air.*

Mais, à présent, que j'ai la main, Lisette,
Si tu voulais m'accorder un baiser;
Quand on est bonne et qu'on n'est pas coquette,
Cela ne peut jamais se refuser.
Auprès de vous c'est un bien qui me tente;
Allons, Lisette, obtenez son pardon...

LISETTE.

(*Il l'embrasse.*)

Prenez, monsieur,... ah! que je suis contente!
Mon Cyprien n'ira pas en prison.

## SCENE V.

LES MÊMES, CYPRIEN.

CYPRIEN, *paraissant dans le fond.* Que vois-je! (*Il laisse tomber son cœur par terre.*) Coquette, perfide, scélérate! c'est donc ainsi que vous tenez vos sermens?

LISETTE. Écoute-moi donc, Cyprien...

CYPRIEN. Je n'écoute rien... c'est à ce beau monsieur-là que je veux parler.

L'OFFICIER. Là? là!... tout doux, monsieur l'amoureux, ne vous emportez pas pour un baiser.

CYPRIEN. Un baiser!... quand elle m'avait promis de n'en donner qu'à moi... de m'aimer toute la vie... ah! Lisette! Lisette!...

L'OFFICIER. Allons donc, mon ami... être égoïste à ce point... et vouloir garder pour vous seul une aussi jolie conquête... vous n'y pensez pas.

CYPRIEN, *marchant sur lui.* Monsieur, ma colère ne connaît plus de bornes... je vous provoque... je vous insulte... je vous outrage...

LISETTE, *voulant le retenir.* Cyprien, je t'en conjure...

L'OFFICIER. Laissez-le donc, sa colère me fait rire... ne voyez-vous pas que c'est un fou?

CYPRIEN. Ah!... je suis fou!... et vous, vous êtes un lâche.

L'OFFICIER, *mettant la main à la garde de son épée.* Ah! c'est trop fort!

CYPRIEN, *prenant une des épées qui se trouvent sur un meuble.* Ça sera bientôt fait?

L'OFFICIER *et* CYPRIEN.

AIR: *Ah! jamais autant de rage.* (Pré aux Clercs)

Ah! c'est par trop d'insolence,
Vous venez de m'outrager,
Et d'une pareille offense
Je saurai bien me venger.

LISETTE.

Quel tourment! quelle souffrance
Ils viennent de s'outrager,
Et d'une pareille offense
Ils vont, hélas! se venger,

(Ils sortent tous les deux par le fond.)

LISETTE, *appelant.* Arrêtez!... Cyprien!... Cyprien!... au secours!

TOUT LE MONDE, *accourant.* Qu'y a-t-il?

LISETTE. Cyprien!... un duel... courez... courez donc...

(Deux hommes sortent.)

TOUS. Ah! mon Dieu!

LE COMMIS, *allant à la fenêtre.* Les voilà en bas!... ils se battent.

LISETTE, *courant à la croisée.* O ciel!... (*On entend le cliquetis des épées.*) Il se défend... à peine si l'on distingue..! ah! l'un des deux recule... Dieu!... il tombe!... il est blessé!... mort peut-être!... mon Cyprien...

(Elle s'évanouit et tombe sur une chaise auprès de la croisée. Tous ses amis l'entourent et lui donnent des soins. La toile tombe.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

# ACTE III.

Un salon très-riche; fenêtre au fond, portes latérales.

## SCENE PREMIERE.

LISETTE, DUPRÉ.

(Lisette est assise et chante en s'accompagnant sur une harpe. Elle est en toilette élégante.)

DUPRÉ, *quand elle a fini de chanter, portant sa harpe dans le fond du théâtre.* Bravo! vous chantez comme un rossignol, et j'espère que vous serez bientôt citée comme une des premières virtuoses de la capitale. Ah! friponne, si vous vouliez?

LISETTE. Vous savez bien que vous avez promis de ne plus me parler de cela.

DUPRÉ. Oui, parce que mademoiselle se donne les airs de soupirer, de pleurer, d'être amoureuse enfin... et de qui, je vous le demande... d'un homme de rien... du moins à en juger d'après ce que vous m'avez dit de lui lorsque je vous ai trouvée, il y a un an, seule, triste et pensive dans un petit appartement de ma maison de la rue de la Huchette.

LISETTE. C'était le lendemain du jour de ce duel fatal. Je venais d'apprendre qu'après avoir blessé son adversaire, celui que j'aimais avait disparu, en me soupçonnant, en m'accusant peut-être... et Dieu sait que si, pour la première fois, je lui fus infidèle, c'était pour le sauver.. Depuis cette époque, je ne l'ai pas revu.

DUPRÉ. Est-il donc si difficile de deviner que l'ingrat vous aura sacrifiée à un autre amour... et sans doute, maintenant, il se rit de votre tourment, tandis que moi qui vous adore, vous me traitez avec plus de rigueur que nos dames de Versailles ne traiteraient un caporal des Cent-Suisses. Si vous consentiez seulement à venir passer quelques jours à ma maison de campagne, près Marly...

LISETTE. Je ne consens à rien.

DUPRÉ, *à part.* Décidément elle est inflexible... Mais avec de la patience et un collier de diamans... Justement, mon bijoutier demeure ici près. (*Haut.*) Au revoir, belle inhumaine; je vais faire une course dans le voisinage; je reviendrai ensuite déjeuner avec vous.

AIR: *Adieu, je vous fuis. bois charmant.*

De mes transports audacieux
Ne craignez rien, belle Lisette,
C'est à mes soins seuls que je veux
Devoir un jour votre conquête.
Conquête objet de tous mes vœux,
Ah! par une aimable alliance,
Puissions-nous, bientôt, tous les deux
Unir la robe et la finance!

(*Il sort.*)

## SCENE II.

LISETTE, *seule.*

Un an sans le revoir, sans entendre parler de lui!... C'est être punie cruellement d'une faute que l'amour seul m'a fait commettre... Que pensait-il donc de cet amour, pour l'oublier aussi vite?.. Mais je ne puis croire que mon souvenir soit sorti de sa pensée... Quant à moi, c'est à lui que toutes mes idées appartiennent.

AIR: *Je suis prisonnière.* (Pré aux Clercs.)

L'or et la richesse
Brillent à mes yeux,
Un peu de tendresse
Me charmait bien mieux.
Pour toujours la sienne
Dut m'appartenir.
Ah! calmons ma peine
Par le souvenir!

(*Elle s'assied et reste pensive.*)

## SCENE III.

LISETTE, UN VALET.

LE VALET. Mademoiselle, il y a là un jeune homme qui demande à vous parler.

LISETTE. Un jeune homme!... Son nom?

LE VALET. Il dit s'appeler M. Cyprien.

LISETTE, *à part.* Cyprien!... Oh! ciel! je pourrais encore le revoir... quand tous les jours je pleurais son absence. Ah! qu'il entre... qu'il entre!

## SCENE IV.

### LISETTE, CYPRIEN.

CYPRIEN, *entrant vivement.* Lisette!. ... Lisette!... où est-elle?

LISETTE, *s'avançant vers lui les bras ouverts.* Cyprien!

CYPRIEN. Tu m'es enfin rendue .. après tant de recherches et de tourmens. (*Il va pour se jeter dans ses bras et s'arrête.*) Mais que vois-je? ce beau salon, ces meubles brillans... et cette robe, ces diamans... Ah! quelle idée!

AIR: *Eh! non, non, non.*

Quoi! Lisette, est-ce vous?
Vous en riche toilette!
Vous avec des bijoux,
Vous avec une aigrette!..
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette,
Eh! non, non. non,
Ne portez plus plus ce nom.

LISETTE. Eh quoi! tu vas encore me soupçonner, m'accuser, parce que tu me trouves parée et dans ce brillant salon?

CYPRIEN. Tout cela prouve-t-il en faveur de votre innocence? et croyez-vous en paraître plus belle à mes yeux?... Oh! non!

*Même Air.*

Si l'amour est un dieu,
C'est près d'une fillette;
Adieu, madame, adieu,
En duchesse on vous traite.
Eh! non, non, non, etc.

(*Il va pour sortir.*)

LISETTE, *le retenant.* Arrête! Cyprien, et avant de me fuir, consens à m'entendre.

CYPRIEN. Et que pourriez-vous me dire pour vous excuser?

LISETTE. Que, malgré ce luxe qui m'entoure, mon cœur t'est toujours resté fidèle; que je suis encore cette Lisette, amante dévouée, et prête à faire tous les sacrifices pour te prouver son dévouement et son amour.

CYPRIEN. Mais alors il faut donc que tu aies fait un héritage; car enfin, tous ces beaux meubles...

LISETTE. Ils ne sont pas à moi. Je suis ici chez une dame qui m'a recueillie dans ma détresse, qui m'a donné de l'éducation... des talens... Elle habite cet hôtel, avec son frère, riche fermier-général.

CYPRIEN. Comment? un financier!

LISETTE. Oh! rassure-toi; tu sais bien que Lisette n'eut jamais le cœur intéressé, et, malgré toutes les déclarations et les offres les plus brillantes, je suis toujours restée digne de toi... Si j'étais coupable, aurais-je tant de plaisir à te revoir?.... Tiens, regarde, mes yeux te paraissent-ils moins tendres et moins sincères qu'autrefois?

CYPRIEN. Oh! non... te voilà bien telle que tu étais, et je te demande pardon de t'avoir soupçonnée... Mais c'est ta faute; si, dans le tems, je n'avais pas vu moi-même ce jeune officier.

LISETTE. Ah! Cyprien, devais-tu m'en punir aussi cruellement?... rester un an séparée de toi!

CYPRIEN. Parbleu! quand on en passe la moitié en prison!

LISETTE. En prison!

CYPRIEN. Figure-toi qu'après ce maudit duel, je fus arrêté par le guet et conduit à la Bastille comme un malfaiteur... pour avoir blessé un gentilhomme. J'y serais encore, si mon adversaire, une fois guéri de sa blessure, n'avait eu la générosité de me faire rendre la liberté.

LISETTE. Le bon jeune homme!

CYPRIEN. Doucement! ne vas-tu pas encore prendre feu pour lui?

LISETTE. Tais-toi, vilain jaloux... c'est dans ton intérêt.

CYPRIEN. Merci! En attendant, ne sers plus mes intérêts dans ce genre-là; car, pour m'éviter un désagrément, tu as été cause d'un malheur que je me reproche tous les jours, et qui trouble même la joie que j'éprouve à te revoir.

LISETTE. Que veux-tu dire?

CYPRIEN. Je vais te conter ça... A peine fus-je sorti de prison, que je fis les démarches les plus actives pour te retrouver... je courus à notre ancien logement... mais on ne put m'apprendre ce que tu étais devenue.

LISETTE. J'avais laissé pourtant ma nouvelle adresse.

CYPRIEN. C'est ce que m'a dit le portier: mais, la veille, il l'avait justement vendue avec d'autres paperasses à l'épicier du coin. Je cours chez l'épicier, je redemande la bienheureuse adresse... il en avait fait le matin même un cornet de cassonade pour un procureur du voisinage... Je cours chez le procureur... je le supplie de me céder son cornet, mais il me rit au nez... Désespéré, le cœur plein de ton image, et le gousset vide d'argent, j'allais... je ne sais où.. quand le maître-clerc, touché de mon chagrin, me questionne sur ma position, me prend en amitié et finit par me proposer de m'admettre dans son étude en qua-

lité de surnuméraire... ce que j'acceptai sur-le-champ. Ah! Lisette... voilà la source de mon malheur!... Pourquoi ai-je mis les pieds dans cette maudite maison?

LISETTE. Tu me fais trembler!

CYPRIEN. Un jour, j'étais chargé par le patron de porter une somme de six mille livres chez un client; je cheminais le long du quai de la Ferraille, mon sac sur l'épaule et pensant à toi, comme c'était mon habitude... quand, tout-à-coup, je me sens arrêté par le bras... je me retourne, et je reconnais, qui? Thomas Gorichon, tu sais, l'ancien commis aux gabelles.

LISETTE. Celui qui faisait de si drôles de couplets?

CYPRIEN. Justement... je lui demande de tes nouvelles en lui racontant mes aventures, et, tout en causant, nous entrons dans un café, où il m'offre de me rafraîchir... J'accepte... j'étais si content de trouver quelqu'un qui te connaissait et à qui je pouvais parler de toi tout à mon aise... Nous buvons un bol de punch, puis un second, puis un troisième... il me promettait de te rendre à mon amour... il m'assurait tant avoir entendu parler de la retraite que tu habitais... que je me laissai faire, il me prend par le bras et m'emmène dans un salon où il y avait beaucoup de monde autour d'un tapis vert... Gorichon me parle toujours de toi... il me soutient que, pour te rejoindre, il me faut beaucoup d'argent, et m'engage à tenter la chance; je jette des poignées d'or sur la table, sans penser que cet or n'est pas à moi... enfin, je joue tout l'argent qui m'était confié.

LISETTE. Malheureux!...

CYPRIEN. Que veux-tu... je n'avais plus ma raison.

AIR *de Lantara.*

Guidé par cet ami perfide,
J'obéissais à son ordre absolu;
Mais mon sac à peine était vide,
Que le traître avait disparu!
Et d'puis je ne l'ai pas revu.
Je r'vins alors de ma fatale ivresse,
Et je compris, trop tard pour mon malheur,
Qu'en voulant gagner la richesse,
Je venais de perdre l'honneur.

Tu penses bien qu'après cela, je n'ai plus osé retourner à l'étude...

LISETTE. Ah! Cyprien, qu'as-tu fait?

CYPRIEN. Une grande faute, sans doute, mais c'était pour toi... pour te revoir.... me pardonneras-tu?... Sois tranquille, au surplus, je travaillerai, je paierai tout, dussé-je passer les nuits, m'astreindre aux travaux les plus pénibles.... maintenant que je t'ai retrouvée.

AIR: *Lisette, ma Lisette.*

Plus de tristes pensées,
Plus d'amers souvenirs!
Mes peines sont effacées
Par ce moment d'plaisir.
Pour bannir la tristesse,
Par un repas exquis,
J'veux fêter ma maîtresse...

(*Montrant une table servie que deux laquais viennent d'apporter.*)

Tiens, nous sommes servis!
Lisette, ma Lisette,
N'pensons qu'à nos beaux jours,
Ah! vive la grisette,
Je veux, Lisette,
Boire à nos amours!

(*Il prend une bouteille, remplit un verre et boit.*)

DUPRÉ, *en dehors.* Attendez mes ordres.

LISETTE. Ah! mon Dieu!..... voici M. Dupré qui rentre.

CYPRIEN, *se levant de table précipitamment.* M. Dupré!

LISETTE. Oui, le frère de ma protectrice.... ce riche fermier-général... autrefois il était procureur... mais voilà quelques mois qu'il a vendu sa charge.

CYPRIEN, *à part.* C'est bien cela... c'est mon homme!... où fuir? où me cacher?...

LISETTE. Eh bien! qu'as-tu donc?... est-ce encore la jalousie qui te ferait penser?...

CYPRIEN. Non, cette fois, ce n'est pas cela.... mais il est nécessaire qu'il ne m'aperçoive pas... n'as-tu pas ici un endroit où l'on puisse se cacher pendant quelques instans?

LISETTE. Non, mais à quoi bon?... maintenant que je t'ai retrouvé, je veux tout lui dire... tu n'as plus rien à craindre.

CYPRIEN. Ciel! le voilà... ne dis rien... ou je suis perdu!...

(Il se fourre sous la table et disparaît sous la nappe.)

## SCENE V.

LISETTE, CYPRIEN, *sous la table*, DUPRÉ.

DUPRÉ, *entrant.*

AIR *à boire.*

A table! (*ter.*)
Vite, Lisette, asseyons-nous.
Je trouve un repas délectable
Auprès de vous.

(*Il offre la main à Lisette et la conduit jusqu'à la table où ils s'asseyent tous deux.*)

LISETTE, *à part.* Je suis toute tremblante... ce que vient de me dire Cyprien...

DUPRÉ. Voyons, mon ange, que vous offrirai-je?

LISETTE. Ce que vous voudrez, monsieur, cela m'est égal.

DUPRÉ, *à part.* Elle ne s'attend pas à la surprise que je lui ménage. (*Tirant de sa poche un écrin, et le plaçant sur une assiette qu'il passe à Lisette.*) Belle Lisette! souffrez que je vous offre ce plat de mon métier.

LISETTE. Dieu! les beaux diamans!

DUPRÉ. Ils sont pour vous.... vous les acceptez, n'est-ce pas?

LISETTE, *regardant Cyprien qui la tire par sa robe.* Au contraire, monsieur, je les refuse.

DUPRÉ. Par exemple! voilà un désintéressement fort extraordinaire.... il y a quelque chose là-dessous.

CYPRIEN, *à part.* Je crois bien qu'il y a quelque chose là-dessous... pourvu qu'il ne se doute pas que c'est moi.

DUPRÉ. C'est unique... ces choses-là n'arrivent qu'à moi... il n'y a peut-être qu'une Lisette au monde capable de refuser des bijoux d'un si grand prix... et il faut que je la rencontre... où diable la fidélité va-t-elle se nicher?

CYPRIEN, *à part.* Où diable l'amour va-t-il attendrir le cœur d'un vieux procureur?

DUPRÉ. Voyons, belle Lisette, réfléchissez donc que... Eh bien! vous ne m'écoutez pas... vous avez l'air distrait, préoccupé...

LISETTE, *vivement.* Moi, monsieur, vous vous trompez.

DUPRÉ, *à part.* C'est singulier... ce trouble subit... Ah ça! pourquoi diable regarde-t-elle toujours sous la table? (*Il soulève un coin de la nappe.*) Qu'ai-je vu? Ah! j'étais joué!

LISETTE, *qui vient de remarquer son mouvement.* Que faites-vous?

DUPRÉ, *tâchant de se contenir.* Rien, mademoiselle... ne vous effrayez pas.... (*A part.*) Allons, prenons notre parti en brave.

(Haut.)

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Je commettais en ce moment
Un oubli bien impardonnable,
Que je puis, fort heureusement,
Réparer sans sortir de table;
Pendant que je suis bien nourri,
Je laissais jeûner un convive...

(*Prenant un biscuit, le mettant sur une assiette et l'offrant à Cyprien.*)

Faisons comme le roi Henri...
« Il faut que tout le monde vive. »

LISETTE, *à part.* O ciel! il est découvert!...

DUPRÉ, *toujours dans la même position.* Allons, monsieur, prenez donc... c'est de bon cœur que je vous l'offre... (*Arrêtant Cyprien qui veut s'échapper par le côté opposé.*) Oh! je ne souffrirai pas que vous nous quittiez ainsi... Que vois-je! monsieur Cyprien! mon ancien clerc! Ah! drôle! non content de m'avoir volé mon argent, vous venez encore ici m'enlever celle que j'aime!...

LISETTE, *à part.* C'était lui!

CYPRIEN. Un instant... un instant! monsieur le procureur... cela demande une explication... Je vous ai emporté votre argent, c'est vrai... trompé, trahi par un misérable, j'ai succombé au piége qu'il m'a tendu et j'en deviens la première victime... mais que j'aie eu la volonté de vous le prendre, c'est ce que je nie... je vous dois six mille livres et tôt ou tard vous toucherez cette somme... mais quant au cœur de Lisette... vous n'aviez pas plus droit de me le prendre que moi de vous emporter votre argent, car c'est mon bien, ma vie! il est plus pour moi que tous vos trésors... et j'aimerais mieux mourir que de le perdre.

(Il presse Lisette sur son cœur.)

LISETTE. Vous l'entendez, monsieur... pardonnez à Cyprien, et Lisette, alors, pourra vous aimer, vous chérir comme un ami, comme un père... car c'est à vous qu'elle devra son bonheur.

DUPRÉ. Nenni, la belle... vos paroles ne me toucheront pas... et c'est désormais le lieutenant de police qui se chargera du sort de M. Cyprien. (*Allant à la porte du fond et appelant.*) Holà! Pierre! Jasmin! Landry! (*Quelques domestiques paraissent.*) Arrêtez ce vaurien sur-le-champ et enfermez-le dans ce cabinet jusqu'à ce que la justice vienne s'emparer de lui.

LISETTE. Grand Dieu!

CYPRIEN, *les menaçant.* N'approchez pas...

LES DOMESTIQUES, *le saisissant.*

AIR : *Sortez à l'instant, sortez.*

Obéissons à l'instant,
Entraînons-le promptement.
En prison. (*Bis.*)
Il faut mettre ce fripon!
Allons, ne résistez pa
A la rigueur de nos bras,
Rendez-vous. (*Bis.*)
Bien vite sous les verrous.

(*Ils le tiennent par le collet. il fait toujours résistance.*)

LISETTE, *à Dupré.*

Dans votre colère,
Soyez moins sévère...

DUPRÉ.

Non, jamais de pardon
Pour qui vole son patron !...

CYPRIEN.

Ah ! vraiment, j'enrage...
Pour moi quel outrage !
M'voir traité de voleur
Par un ancien procureur.

LES DOMESTIQUES *et* DUPRÉ.

Obéissons / Obéissez. } à l'instant, etc.

CYPRIEN.

Allons, j'vous suis à l'instant
Mais c'est un peu dur, vraiment,
D'être mis sans façon.
En prison,
Comme un fripon !
Doucement !... n'employez pas.
Tout' la vigueur de vos bras...
Volontiers, avec vous,
Je me rends sous les verrous.

(*Les domestiques poussent Cyprien dans la chambre qui est à droite et en ferment la porte.*)

DUPRÉ, *en ôtant la clef.* Bon ! le voilà en lieu de sûreté... maintenant, je vais prévenir M. le lieutenant criminel et réclamer l'exécution de la loi.

LISETTE, *se jetant aux genoux de Dupré.* Monsieur, je tombe à vos genoux !.. Grâce pour Cyprien... il n'est pas coupable, il n'est que malheureux... vous l'avez entendu, il ne voulait pas vous soustraire cette somme... un jour il s'acquittera envers vous... et, moi-même... s'il le faut, je vous engage ma parole.

DUPRÉ. Vous aurez beau dire et beau faire, votre cher protégé recevra le juste châtiment qu'il mérite.

LISETTE. Et quel sera donc ce châtiment?

DUPRÉ. Ne le devinez-vous pas? vol domestique... abus de confiance... ce sont là de ces fautes qu'on va d'ordinaire expier dans quelque port de mer, destiné à servir d'asile aux vauriens de cette espèce.

LISETTE. Grand Dieu! une peine infamante!... un déshonneur éternel... et c'est moi qui serais la cause... Ah ! monsieur, prenez pitié de mon malheur... Ce luxe, ces brillans costumes dont vous m'avez entourée... ces bienfaits que j'ai reçus de la générosité de votre sœur, reprenez tout... mais ne perdez pas Cyprien.

DUPRÉ. Non, vous dis-je, je serai aussi inflexible pour lui que vous l'avez été pour moi...

(Il va pour sortir.)

LISETTE. Arrêtez, monsieur. (*A part.*) Il le faut, Cyprien ! Cyprien ! pourquoi le sort t'a-t-il conduit ici? (*Haut.*) Je vous ai compris, monsieur... Lisette n'a plus qu'un moyen de vous attendrir...

(Elle se met à table et écrit.)

DUPRÉ. Que va-t-elle faire?

LISETTE *écrivant, à part.*

AIR : *Soldat françois.*

Dieu m'est témoin que, pour toi, cher amant,
Je brûlerai d'une flamme éternelle,
Et que mon cœur, fier de ce sentiment,
Serait heureux de te rester fidèle...
Mais le destin, pour mon malheur,
M'ordonne encore un sacrifice,
Et, puisqu'il veut, dans sa rigueur,
Qu'au prix du mien je sauve ton honneur,
Que sa volonté s'accomplisse !

(*Après avoir plié la lettre et mis l'adresse.*)

Chargez-vous de ce billet, monsieur.

DUPRÉ, *le prenant.* Que vois-je?... pour M. Cyprien !

LISETTE. Pour lui... mais, avant de le lui remettre, je vous prie d'en prendre lecture.

DUPRÉ, *l'ouvrant.* Qu'ai-je lu?... vous lui faites un éternel adieu !

LISETTE. Eh bien ! monsieur, sera-t-il libre?

DUPRÉ. Ah ! vous êtes un ange... et la liberté lui sera rendue à l'instant même. (*Appelant.*) Holà ! quelqu'un ! (*A un domestique qui paraît.*) Faites avancer mon carrosse avec mes quatre meilleurs chevaux d'attelage?

LE DOMESTIQUE. Oui, monsieur.

DUPRÉ, *bas au domestique.* Dès que nous serons éloignés, cette lettre à ce jeune homme.

(Le domestique sort.)

LISETTE *jetant un regard du côté où l'on a enfermé Cyprien.*

AIR : *Walse du duc de Reichstadt.*

Au destin il faut obéir,
Oui, je vais le fuir :
Cédons à la voix de mon cœur,
Sauvons lui l'honneur.

DUPRÉ.

Tous mes trésors et mes amours
A vous, pour toujours.

LISETTE.

Il faut encor par dévouement
Trahir mon serment.

(*L'orchestre fait entendre un tremolo jusqu'à la reprise de l'air.*)

LE DOMESTIQUE, *rentrant.* Le carrosse de monsieur est prêt à partir.

DUPRÉ, *à Lisette.* Ne perdons pas un instant.

ENSEMBLE.

LISETTE.

Au destin il faut obéir, etc.

DUPRÉ.

Au destin il faut obéir
Songea à le fuir,
Vous pouvez, en gagnant mon cœur,
Trouver le bonheur.

(*Lisette jette un dernier regard sur la porte du cabinet et disparaît avec Dupré. Pendant ce tems Cyprien a prononcé le nom de Lisette en secouant la porte qu'il cherche à enfoncer.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE IV.

Le théâtre représente l'intérieur du cabaret de Jean Lenoir, entièrement ouvert sur une route; à droite, une alcove fermée par deux rideaux de serge verte; dans le fond et en dehors, on lit sur une muraille: *Jean Lerouge, marchand de vin.* On voit affiché dans l'intérieur: *Ici l'on s'honore du titre de citoyen et l'on fume;* et plus loin: *Liberté, égalité, fraternité.*

## SCENE PREMIERE.

JEAN LENOIR, BERTRAND, LISETTE, PAYSANS *et* PAYSANNES.

(Ils portent le costume de 1793, avec des cocardes tricolores à leurs bonnets et des rubans pareils à leurs corsets.)

CHŒUR.

AIR *de la Carmagnole.*

Citoyennes et citoyens,
Amis, danseurs et musiciens,
Accourez sans façon,
On va dans la maison
Danser la carmagnole,
Au bruit du son (*bis*)
Du violon.

BERTRAND. Allons, c'est fini; citoyenne Lisette, te v'là madame la municipale.

TOUS. Vive la municipale!

BERTRAND, *s'approchant et ôtant son bonnet.* En ma qualité de votre garçon d'honneur, voulez-vous ben me permettre...

JEAN LENOIR. On se tutoie; Horatius Coclès, on se tutoie.

BERTRAND. T'as raison... (*A Lisette.*) Citoyenne, veux-tu permettre que je vous embrasse?

JEAN LENOIR. C'est ça, l'accolade républicaine... Heim! est-elle gentille comme ça, ma petite femme!... cette cocarde tricolore lui sied à ravir... (*A Lisette.*) Il me vient une idée; j'ai envie que, décadi prochain, tu fasses la déesse de la Raison. Vrai! tu serais délicieuse.

LISETTE. Oh! dispensez-moi de grâce...

JEAN LENOIR. Bah! bah! ta cousine Jeanne a déjà fait trois fois la Liberté, et je n'ai jamais vu de Liberté plus appétissante... seulement, comme on en prenait trop avec elle, je n'ai plus voulu de ça... C'est la femme du tonnelier qui l'a remplacée... une grand'maman, bien fraîche, bien joufflue... une Liberté superbe! qui pèse au moins deux cent cinquante... Ah! la tonnelière est une fameuse sans-culotte.

BERTRAND. A propos, citoyen Lenoir?

JEAN LENOIR. Qu'est-ce à dire... Je ne me nomme plus Lenoir, je me nomme à présent Lerouge, dit Spartacus.

BERTRAND. C'est vrai; j'avais oublié... Ah ça! pourquoi donc ne t'appelles-tu plus du nom de ton ancien parent?... car, autrefois, tu te vantais d'être le cousin d'un certain M. Lenoir, lieutenant de police.

JEAN LENOIR, *indigné.* Qui ça? moi.... moi, parent d'un aristocrate qui faisait la police sous l'infâme tyran... Fi donc! j'aimerais mieux changer mon nom vingt fois de couleur... le rendre violet, cramoisi, gris-lapis ou raisin de Corinthe... Ainsi, souviens-toi de ça, Horatius Coclès, si tu ne veux pas que je te fasse incarcérer comme un agent de Pitt et Cobourg.

BERTRAND. Allons, allons, ne te fâche pas et occupe-toi plutôt de ta femme... Il me semble que, pour un jour de noces, v'là une mariée bien triste.

LISETTE. Moi! mon Dieu! non... je suis gaie.

JEAN LENOIR. A la bonne heure! car te voilà la femme d'une autorité, et c'est un peu flatteur... Maintenant il faut te rendre digne de porter le beau nom que je viens de te donner. (*Aux paysans.*) Ah ça! mes amis, je vas m'occuper avec ma petite femme des préparatifs du repas, et j'ose me flatter qu'il sera soigné. En attendant, allez rigaudonner sur la place... je vous appellerai quand la table sera mise, et demain... nous irons tous à l'église. Ah! ah! ça vous étonne, vous

autres!... Que voulez-vous... ma femme y tenait... et puis d'ailleurs...

AIR *connu*.

J'ons un curé patriote.
J'ons un curé citoyen,
Un curé vrai sans-culotte
Un curé qui n'fait qu'du bien.
Chaqu' citoyen trouve en lui
Son modèle et son appui,
Et nos cœurs sont à lui,
Oui, nos cœurs sont tous à lui.

TOUS.

Et nos cœurs, etc.

(*Ils sortent tous par le fond.*)

## SCENE II.

### JEAN LENOIR, LISETTE.

LISETTE. Maintenant que nous voilà seuls, monsieur, m'apprendrez-vous si vous avez rempli votre promesse?... J'ai consenti à vous épouser, à condition que vous sauveriez Cyprien.

JEAN LENOIR, *regardant avec précaution autour de lui.* Il est sauvé... Le concierge de la maison d'arrêt, qui m'est tout dévoué, le citoyen Caracalla, a dû lui ouvrir les portes de sa prison, pendant que nous étions à la municipalité. Avec de bonne jambes et l'uniforme de volontaire qu'on lui a mis sur le dos, il pourra facilement sortir du pays sans être reconnu.

LISETTE, *à part.* Que le ciel le conduise!

JEAN LENOIR. Sais-tu, citoyenne, que je risque gros pour t'obliger. Si on venait à découvrir toute cette manigance... (*Il se tâte le cou.*) Mais, c'est égal, il n'y a rien qu'on ne brave pour posséder l'objet de sa première passion... Est-ce heureux que tu soies revenue te fixer au pays depuis un an, et que je me soie trouvé encore disponible pour t'épouser?... Je sais bien que tu n'es pas prodigieusement folle de moi, mais ça viendra.

LISETTE, *soupirant.* Je l'espère, et cependant c'est vous qui aviez fait arrêter Cyprien.

JEAN LENOIR. Du tout! ce n'est pas moi; c'est le comité de salut public, dont je suis l'instrument passif et soumis, en ma qualité de municipal de ma commune. Il m'a expédié l'ordre de Paris, et j'ai obéi.. comme une machine... comme un automate... enfin comme doit le faire un brave et digne fonctionnaire... sous un gouvernement quelconque... Mais aussi, pourquoi ce diable de Cyprien a-t-il fait la bêtise d'offenser publiquement un représentant du peuple?... C'était bien la peine de quitter le pays pour ça!

LISETTE. Fatal voyage! S'il m'avait cru, il ne serait pas allé à Paris; mais il tenait à acquitter la dette sacrée qu'il avait contractée envers M. Dupré... il avait travaillé avec tant de courage pour amasser ces six mille livres!

JEAN LENOIR. S'il avait été raisonnable, il ne serait pas revenu ici après l'imprudence qu'il avait commise.

LISETTE. Hélas! c'est pour moi; c'est pour me revoir... nous nous aimions tant! nous aurions pu être si heureux! Depuis un an le destin me l'avait rendu... Retirée dans ces lieux qui m'ont vu naître, loin des discordes civiles... près de l'objet de toutes mes affections, je me croyais enfin arrivée au terme de mes maux... et un seul jour a renversé toutes mes espérances, a détruit pour jamais tous mes rêves de bonheur... Ah! je suis bien à plaindre.

JEAN LENOIR, *s'essuyant les yeux.* Pauvre femme! elle me fend le cœur... Sois tranquille, ma petite Lisette, j'aurai bien soin de toi, je te rendrai bien heureuse! D'abord, tu me mèneras par le bout du nez... tu feras de moi tout ce que tu voudras... je t'obéirai aveuglément... comme au comité de salut public... oh! tu verras que je suis un bon mari.

LISETTE, *avec douceur.* Oui, Jean, oui, je sais que vous n'êtes pas méchant.

JEAN LENOIR. Méchant! au contraire... Vois-tu, en public, je fais la grosse voix, je crie bien fort... (*baissant la voix*) mais en secret je rends bien des petits services.

LISETTE. Oh! je n'oublierai jamais celui que vous venez de me rendre aujourd'hui... Sans vous, Cyprien était perdu.

JEAN LENOIR. Le fait est qu'une fois transféré à Paris, son affaire n'aurait pas été longue. Eh bien! vrai, ça me rend tout joyeux de l'avoir sauvé, ce pauvre garçon... Il me semble que cette bonne action-là doit porter bonheur à notre mariage... Mais ne parlons plus de ça: dans le tems où nous sommes, les murs ont des oreilles. (*Prenant Lisette par la main, et gaîment.*) Allons, ma petite femme, viens m'aider à mettre le couvert. (*Voyant Lisette qui reste immobile et pensive.*) Est-ce que ça t'ennuie? eh bien! ne te gêne pas... reste... je me charge de tout.. mais, laisse-moi, pour la peine, déposer sur ta belle main un baiser légitime... (*Il lui baise la main.*) Dieu! que c'est bon!.. (*A part.*) Allons, allons, elle s'y fera; le

repas va la mettre en gaîté... et ce soir...

(*Fredonnant.*)

Ton, ton, ton, ton, tontaine.

(*Il sort.*)

## SCENE III.

LISETTE, *seule.*

Mariée!... mariée à un autre!... oh! mon Dieu! Voilà le plus grand sacrifice que je pouvais lui faire!

AIR *d'Yelva.*

Ah! maintenant, en secret je déplore
Mon sort funeste et maudis cet hymen,
Mais par amour il me fallait encore
Trahir la foi promise à Cyprien.
C'est pour mon cœur une peine cruelle...
Je me souviens qu'en de plus heureux tems,
Je lui jurais d'être toujours fidèle...
Et c'est lui seul qui tient tous mes sermens.

(*Elle tombe accablée sur une chaise.*)

## SCÈNE IV.

LISETTE, CYPRIEN, *vêtu en soldat de la république, et enveloppé dans un large manteau. Il paraît en dehors, sur le bord de la route, et s'avance avec précaution.*

CYPRIEN, *à part.* Non, je ne partirai pas sans la voir... et dût-il m'en coûter la vie, il faut absolument que je m'informe... (*Apercevant Lisette qui a le dos tourné.*) Justement, voilà quelqu'un...

(Il s'avance.)

LISETTE, *à part.* Pauvre Cyprien!... je ne te verrai donc plus!...

(Elle pleure.)

CYPRIEN, *à part.* Qu'entends-je!... cette voix... oui, c'est elle!... Lisette...

LISETTE, *se levant avec effroi.* Cyprien! encore dans ces lieux! Imprudent! n'es-tu pas prévenu du danger que tu cours?..

CYPRIEN. Et toi, as-tu pu penser que je m'éloignerais ainsi? non, tu me connais trop bien pour cela... Ecoute... je ne sais quelle main protectrice a veillé sur moi et m'a ouvert les portes de ma prison... mais, enfin, je suis libre.

LISETTE. Eh bien! pars... les momens sont précieux... tâche de gagner la frontière...

CYPRIEN. Oui, Lisette, oui, je partirai... mais avec toi.

LISETTE, *à part.* Grand Dieu!

CYPRIEN. Quittons notre pays... soyons proscrits... errans, qu'importe! si nous sommes ensemble... nous serons heureux partout!... et pour que rien ne puisse plus nous séparer, désormais... une fois là-bas, je t'épouserai...

LISETTE, *à part.* Quelle affreuse position!

CYPRIEN. Eh bien! tu ne me réponds pas... tu hésites... ah! Lisette.... Lisette!...

LISETTE. Mon Cyprien... si tu savais... mais, non... il vaut mieux que tu l'ignores... pars, je t'en conjure, fuis et ne m'interroge pas!...

CYPRIEN. Quelles étranges paroles!.. tu me fais trembler!... mais pourquoi ces habits de fêtes? pourquoi ce bouquet blanc qui brille à ton corset?... tu détournes les yeux... O ciel! si c'était... mais, non... c'est impossible!... Lisette n'a pu me trahir à ce point?... Lisette ne peut appartenir à un autre!....

LISETTE. Cyprien... pardonne... il le fallait pour te sauver!

CYPRIEN, *anéanti.* Il est donc vrai!... (*Avec fureur.*) Et c'est encore pour me sauver!... toujours ce mot! mais ne me croyais-tu pas assez de courage pour supporter les coups du sort les plus terribles... après tous ceux que j'ai déjà bravés! me croyais-tu donc assez lâche, pour ne pas affronter le danger le plus grand, afin de te conserver à mon amour? Souviens-toi de ce tems où tu m'aimais et où tu jurais de me chérir éternellement... Insensé!... je te croyais... et tu m'as toujours trahi!

LISETTE. Ingrat!... m'accabler de reproches... me déchirer le cœur, quand c'est pour toi que je me suis toujours sacrifiée!... était-ce donc là le prix que tu réservais à mon amour!

CYPRIEN. Ton amour! ton amour!... mais il m'a été plus fatal que ta haine!.. il m'a rendu le plus malheureux des hommes!.. Qui donc te forçait à devenir parjure, lors qu'entourés de nos voisins, de nos amis, nous vivions au sein des plaisirs, libres, heureux et insoucians, dans cette petite chambre, où pour la première fois un autre obtint de toi, presque sous mes yeux, un gage de ta perfidie; et maintenant je te revois la femme d'un autre, et ne te retrouve que pour te perdre à jamais.

LISETTE. Et si, aujourd'hui, je n'avais pas eu la force d'accomplir ce dernier sacrifice, bientôt ta tête serait tombée comme celle de tant d'autres!

CYPRIEN. Eh bien! j'aurais mieux aimé mourir!

LISETTE. Et moi, plus calme, et non

moins aimante, j'ai préféré renoncer pour jamais au bonheur, et te sauver la vie.

CYPRIEN. Et qui donc pouvait en disposer dans ce village?

LISETTE. Ton ancien rival, Jean Lenoir, qui, maintenant, est le premier magistrat de cette commune... Il risquait de se compromettre en te rendant libre, et le don de ma main a pu seul le décider a ne pas remplir les ordres qu'il avait reçus de Paris... mais on peut venir, et si quelqu'un te reconnaissait, t'apercevait... il ne dépendrait plus de mon mari de te sauver encore... éloigne-toi.

CYPRIEN. Ton mari!... non, je ne m'éloignerai pas sans qu'il sache que ton cœur ne lui appartient pas... qu'il ne peut lui appartenir.

AIR : *Époux imprudent, fils rebelle.*

Je lui dirai : Que son malheur vous touche!
Lisette, hélas! maudit cette union,
Devant la loi, lorsque sa bouche
Disait oui, son cœur disait non.
Elle peut, femme illégitime,
Vouloir que ce nœud soit rompu...
Le parjure est une vertu,
Lorsque le serment fut un crime.

(*Ici l'on aperçoit Jean Lenoir en dehors portant avec Bertrand et quelques hommes une grande table servie.*)

JEAN LENOIR. Par ici, par ici, vous autres!

LISETTE. Le voilà!... éloigne-toi, te dis-je.. Ciel! il n'est plus tems! mon sacrifice serait-il donc inutile! songe que rien ne peut me séparer de lui désormais.

CYPRIEN. Eh bien! que m'importe, qu'on me prenne, qu'on me tue!... je le désire maintenant.

LISETTE, *le priant avec instance et tombant presque à ses genoux.* Cyprien, je t'en supplie, je t'en conjure, ne te montre pas à leurs regards... consens à te rendre à la dernière prière de Lisette... les voilà! cache-toi... cache-toi... ah! derrière ces rideaux... (*Elle le pousse dans l'alcove et tire les rideaux sur lui.*) Je respire!

## SCÈNE V.

CYPRIEN *caché dans l'alcove*, LISETTE, JEAN LENOIR, BERTRAND, TOUTE LA NOCE.

CHŒUR.

AIR : *Gai, gai, gai.*

Gai, gai, marions-nous,
Comme ont fait nos pères
Et mères.
Gai, gai, marions-nous,
N'vivons pas comme des hibous

BERTRAND.

A nos pèr's ce jeu plaisait...
Lorsqu'Adam fit ce beau rêve,
Et qu'il se rapprocha d'Eve,
C'est que l'serpent lui disait :
Gai, gai, marions-nous, etc.

JEAN LENOIR.

*Même air.*

Chaqu' mariag' me paraît beau,
Mais, ici, je vous l'atteste,
Il en est un que j'déteste,
C'est l'mariag' du vin et d'l'eau.

CHŒUR.

Gai, gai, etc.

JEAN LENOIR, *qui vient de disposer la table.* Allons, allons, à table... et qu'on boive ferme!... je ferai incarcérer le premier qui n'aura pas soif.

TOUS. A table! à table!...

(Ils s'asseyent.)

BERTRAND. Saperlotte! v'là un fameux dindon! un gigot, un pâté..... et des fruits qui vous ont une mine..... comment donc que tu fais pour avoir de si belles prunes de Monsieur?

JEAN LENOIR. Hein!... qu'est-ce que j'entends-là?... si tu voulais bien dire des prunes de citoyen.

BERTRAND. C'est juste... depuis qu'on a débaptisé les hommes, les rues, les fruits et les légumes...

JEAN LENOIR. Silence, Horatius Coclès... nous ne sommes pas ici pour parler politique..... (*Tendant son verre.*) Verse-moi à boire, et fais-en autant à la citoyenne Spartacus.

BERTRAND. Ça lui fera peut-être revenir ses couleurs, car elle est fièrement pâle tout de même.

JEAN LENOIR. Ces diables de mariages, ça produit cet effet-là sur toutes les femmes... mais ça ne sera rien... demain elle n'y pensera plus...

(Cyprien entr'ouvre le rideau ; d'un geste Lisette le contient.)

AIR : *Je f'rai tant, tant, tant.*

T'souviens-tu qu'il y a six ans,
Ici notr' noce était prête;
Je te dois, depuis ce tems,
Des intérêts, ma Lisette...
Je f'rai tant, tant, tant, tant, tant,
Que j'acquitterai ma dette,
Je f'rai tant, tant, tant, tant, tant,
Que d'moi tu seras content.

BERTRAND.

*Même air.*

Mais surtout n'oubliez pas
Que la France doit combattre;
Nous avons besoin d'soldats,

Fait's en deux, puis trois, puis quatre ;
Fait's-en taot, tant, tant, tant, tant,
Que l'tambour venant à battre,
Fait's-eo tant, tant, tant, taot, taot,
Qu'oo en fasse un régiment.

CHŒUR.

Fait's-eo, etc.

JEAN LENOIR. A propos de régiment, vous savez que les Prussiens sont entrés en Champagne?

TOUS. En Champagne!

JEAN LENOIR. C'est le maître d'école qui m'a appris cette nouvelle-là, et elle ne peut pas être fausse, car elle était hier annoncée tout au long dans le *Père Duchêne*.

LISETTE, *à part*. Ah! quelle idée... si je pouvais... essayons...

BERTRAND. Les Prussiens!... ah! c'est égal, j'espère bien qu'ils n'iront pas plus loin.

LISETTE. Sans doute, car tous les bons Français doivent se lever en masse pour aller les repousser.

JEAN LENOIR. Bravo!.. v'là qu'est parlé, citoyenne.

LISETTE, *avec intention et jetant de tems en tems un regard vers l'alcove où est caché Cyprien*. Et s'il y avait ici quelqu'un qui hésitât à se rendre à la frontière, quand rien ne doit plus le retenir au pays natal... dût-il quitter tout ce qu'il aime, tout ce qui l'attache à la vie, je lui dirais : La voix du cœur doit se taire devant la voix de la patrie... partez, la France est sur le point d'être avilie... souillée par l'étranger, et si vous devez mourir, c'est seulement au milieu des camps et sur un champ de bataille que votre mort peut être honorable.

JEAN LENOIR. Diable, comme elle harangue bien, ma femme!... Vrai, j'irais de ce pas m'engager soldat, si je n'étais pas municipal.... Attends, attends, citoyenne, puisque tu es si bien disposée, j'ai justement un petit recueil de chansons patriotiques que j'ai acheté l'autre jour... il est sur la planche de mon alcove, et je vais....

(Il va pour se lever.)

LISETTE, *à part*. Oh! ciel! il est perdu!.. (*Arrêtant Lenoir.*) C'est inutile, je me rappelle les couplets qu'on chante au théâtre Feydeau dans le *Siége de Lille*, et je peux vous les répéter.

LENOIR, *se rasseyant*. A la bonne heure... Va pour les couplets du *Siége de Lille*!... Attention, vous autres.... et vous ferez chorus.

LISETTE.

AIR *du Siége de Lille*.

L'amour dans le cœur d'un Français,
L'amour fait le bonheur suprême;
Tous les matins sont pleins d'attraits
Auprès de la beauté qu'il aime.

(*Avec intention et jetant les yeux du côté de Cyprien.*)

Mais au premier son du tambour.
Il sacrifie
A sa patrie,
Son bien, sa vie et son amour.

(*Cyprien entr'ouvre le rideau et reprend le chœur avec tout le monde.*)

TOUS.

Mais au premier son du tambour, etc.

LISETTE.

A s'acquitter de son devoir
Un bon Français trouve des charmes;
De son amante au désespoir,
Il est fier d'essuyer les larmes.

(*Ici elle s'arrête et regarde encore du côté de Cyprien.*)

JEAN LENOIR. Eh bien! tu pleures?...

LISETTE, *vivement*. Moi!... non!...

Mais au premier son du tambour, etc.

(*Cyprien vient prendre la main de Lisette, sans être aperçu des autres paysans et part pour rejoindre les volontaires.*)

TOUS.

Mais au premier son du tambour, etc.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE V.

Le théâtre représente la place du village que l'on a vue au premier acte. Sur la maison à droite, on voit deux plaques en cuivre sur lesquelles on lit : *Notaire royal*. Sur la maison, à gauche, on lit en très-grosses lettres : *Jean Leblanc, marchand de vin*.

## SCENE PREMIÈRE.

PROSPER, *seul, sortant de l'étude*.

Ce 17 août 1815.. sont comparus par-devant nous. (*Il jette le contrat et la plume.*) Non, je ne copierai pas ce contrat de mariage... Voir celle que j'aime s'unir à un autre... quand je suis sûr de posséder son cœur... Oh! si cette bonne Mme Lisette n'était pas morte!... l'avons-nous pleurée!... elle

connaissait notre amour et l'encourageait, elle eût empêché ce mariage; mais par malheur voilà bientôt un an qu'elle n'est plus de ce monde. Pauvre Lisette !... l'a-t-on regrettée dans le pays !... encore si Mlle Lise, sa fille, qui est tout le portrait de sa mère, et qui a maintenant dix-huit ans, avait assez d'ascendant sur l'esprit de son père pour le décider à m'accorder sa main.... mais non, il ne veut rien entendre. Ah ! voilà Mlle Lise !...

## SCENE II.

PROSPER, LISE, *sortant du cabaret.*

LISE. Comment, monsieur Prosper, vous n'êtes pas à votre étude ?

PROSPER. Je n'ai pas eu le courage d'y rester... Votre père est là, avec mon patron et M. Bertrand, votre futur beau-père... ils conviennent des conditions de votre contrat de mariage.... et, comme on voulait me forcer de le rédiger, j'ai mieux aimé sortir.

LISE. En épouser un autre que vous !.. moi qui vous aime tant ! mon Dieu ! qu'est-ce que je vais devenir ?

PROSPER. Et moi donc, tenez, j'aimerais mieux me brûler la cervelle que de vous voir appartenir au fils de M. Bertrand.... C'est votre faute aussi, mamzelle, si vous aviez tenu ferme quand votre père vous a parlé de ce mariage.

LISE. Dites donc que c'est vous qui en êtes cause, car enfin, si vous n'étiez pas toujours à lui parler politique.... à lui vanter Napoléon, lui qui est si royaliste, depuis que les Bourbons sont revenus et qu'on l'a fait maire de sa commune.... Comment allons-nous faire maintenant que je n'ai plus là ma pauvre mère pour me protéger et me défendre ?

PROSPER. Votre mère... oh ! il me semble que je l'aurais bien aimée... on dit qu'elle vous ressemblait tant !...

LISE. Oui, tout le monde assure que je suis son portrait vivant et qu'on m'aurait prise pour elle quand elle avait mon âge... mais je l'ai toujours trouvée bien plus jolie que moi, et avec ça si bonne, si tendre ! ça n'est pas elle qui m'aurait forcée d'épouser le fils de ce Bertrand... Mais voilà mon père qui sort de chez votre notaire... il ne faut pas que nous ayons l'air de causer ensemble.

(Elle fait semblant de ranger les verres qui sont sur la table; Prosper se retire un peu à l'écart.)

## SCENE III.

LES MÊMES, JEAN LENOIR *et* BERTRAND, *sortant de la maison du notaire.*

(Lenoir porte une large croix du lys à sa boutonnière et une cocarde blanche à son chapeau.)

LENOIR, *tenant un papier à la main et fredonnant.*

Vive Henri quatre, etc.

Ah ! enfin voilà notre contrat bien en règle et demain nos enfans seront unis. (*Apercevant Lise.*) Eh bien ! Lise, tu ne vas pas t'habiller pour la cérémonie.

LISE. Comment, mon père, c'est pour aujourd'hui !

LENOIR. Ton mariage à la mairie... et demain à l'église.

PROSPER. Qu'entends-je ? (*S'approchant vivement.*) Parbleu, monsieur Leblanc, vous êtes bien pressé de faire le malheur de votre fille.

BERTRAND. Comment, comment, son malheur ! en épousant mon fils Gogo ?

LENOIR. Silence, Bertrand, ne compromettez pas ta dignité d'adjoint en répondant à ce jeune et impétueux sans-culotte.

PROSPER. Sans-culotte vous-même, entendez-vous ?

LENOIR. Si vous dites un mot de plus, j'ajouterai terroriste... anarchiste... clubiste et bonapartiste.

PROSPER. Tenez... vous n'êtes qu'une girouette !

LENOIR. Hein !.... je crois que vous m'insultez... Oh ! je vous en prie, pas de mots à double entente !... Grâce à Dieu, je suis connu pour un bon royaliste... j'ai des certificats qui prouvent que j'ai émigré... des certificats de civisme... non, je veux dire de royalisme !...

BERTRAND, *bas à Lenoir.* Prends garde, tu t'embrouilles...

LISE. Allons, mon père, ne vous fâchez pas... M. Prosper a voulu plaisanter. (*A Prosper.*) Et vous, taisez-vous, vilain taquin !... Quand je vous dis que c'est votre mauvais caractère qui sera cause de notre malheur.

BERTRAND. Allons, allons, assez causé... je n'en vais prévenir mon fils Gogo... Toi, va te préparer ainsi que la mariée.

LENOIR. C'est cela... rentrez, mademoiselle. (*Il lui prend le bras, et jette sur Pros-*

*per un regard sur ieux.*) Hum !... sans-culotte!.. (*A part.*) J'ai cassé ma bretelle.

(Il rentre avec Lise dans la maison.)

## SCÈNE III.

PROSPER, *seul.*

Allons, voilà que mon mariage avec Mlle Lise est plus impossible que jamais!.. oh! ça ne sera pas, dussé-je me battre avec Gogo, avec M. Bertrand, avec M. Lenoir, avec tout le monde.. Me battre!.. quand je les tuerais tous, ça ne serait pas encore le bon moyen... il faut en trouver un autre... voyons... cherchons...

(Il rentre à son étude et s'assied devant un bureau. On le voit à travers la fenêtre.)

## SCÈNE IV.

PROSPER, *dans l'étude*, CYPRIEN, *en vieux militaire, chapeau à cornes, la croix d'honneur et une jambe de bois.*

CYPRIEN.

AIR : *Bon voyage, cher Dumollet.*

Viv' la guerre!
Joyeux troupier,
C'est un métier
Qu'aux autres je préfère!
Oui, la guerre
Est un beau métier,
Quand on en r'vient sans se faire estropier.
Vieux fantassin, je n'suis plus très-ingambe
Sur l'champ d'bataille autrefois j'allais mieux.
J'viens d'faire pourtant cinq lieues avec un'jambe
Si j'calcul' bien, c'est comm' dix avec deux.
Viv' la guerre, etc.

(*Il regarde autour de lui.*)

Ah ! me voilà donc dans le village que je n'ai pas revu depuis vingt-trois ans.. en entrant, le cœur me battait presque comme le soir où j'en suis parti pour aller rosser les Prussiens... c'est que, dans ce tems-là, je laissais ici un bien que je n'aurais pas voulu perdre... même au prix de ma vie !

AIR : *Te souviens-tu, Marie.*

Il m'en souvient, Lisetta,
Me fit beaucoup souffrir...
Et pourtant je regrette
Ses maux qui font plaisir.
Si j'ai bonne mémoire,
Je pleurais nuit et jour.
Mais soudain la victoire
Sut me plaire à son tour ;
Sans l'amour de la gloire,
Je serais mort d'amour.

*Même air.*

Quand je quittai Lisette,
J'arrivai dans les camps,
L'amitié fut parfaite
Avec les bons enfans,
Aimant à la folie,
Les lauriers, le tambour,
Maintenant je m'écrie
Et la nuit et le jour :
Amour de la patrie,
Et jamais d'autre amour.

Et cependant, malgré tous ces beaux projets-là, mon cœur est toujours resté fidèle à son chef de file... Le souvenir de Lisette me suivait partout! c'était comme l'aigle de mon drapeau.. je ne le perdais jamais de vue... toujours prêt à mourir pour lui... Mais, si je m'oriente bien, ça doit être ici la place où logeait ce diable de Jean Lenoir, le cabaretier, et qui doit être maintenant l'heureux époux de... Hum ! ce nom-là fait mal à prononcer... voilà encore son cabaret... (*Il lit.*) « Jean Leblanc. » Ce n'est pas ça... diable! il paraît qu'il a vendu son fonds... est-ce qu'ils auraient quitté le pays ?.. il faut que je m'en informe... mais je ne vois personne à qui demander... (*Apercevant Prosper à la fenêtre.*) Voilà un jeune homme... Eh ! dites donc, l'ami...

PROSPER. Plaît-il, monsieur?...

CYPRIEN. Venez un peu ici... (*Prosper entre.*) Vous êtes de ce village... moi, voilà vingt-trois ans que j'en suis parti... et j'aurais quelques renseignemens à vous demander sur un certain Jean Lenoir.

PROSPER. Jean Lenoir... vous êtes devant sa porte.

AIR : *Tenez, moi, je suis sans malice.*

Son cabaret est sur la place,
On l'aperçoit lorsque l'on passe.

CYPRIEN, *à part.*

C'est toujours là... bon, j'ai l'espoir,
O Lisette, de te revoir.

PROSPER.

Mais en lui, depuis votre absence,
Vous trouv'rez du changement, je pense.

CYPRIEN, *montrant le nom écrit sur le cabaret.*

Oui, d'après son nom l'on comprend
Qu'il a changé du noir au blanc.

PROSPER. Monsieur est militaire, à ce qu'il paraît?

CYPRIEN. Oui, capitaine en retraite, pour cause d'une jambe de moins qui, après la bataille de Waterloo, à manqué à l'appel.... et je reviens dans ce village de Bourgogne où j'ai laissé quelques anciens amis, auprès desquels je veux manger le revenu de ma petite pension, et les deux cent cinquante francs de ma croix d'honneur.... Avec ça, on n'a pas de quoi rouler carrosse, mais on peut encore obliger de tems en tems quelque vieux soldat qui n'a pas de quoi fumer

sa pipe, ou boire un petit verre... il ne faut pas être égoïste.

PROSPER. Une pension et la croix !.... vous êtes bienheureux !

CYPRIEN, *frappant sur sa jambe.* Merci!.. si vous appelez cela un bonheur....

PROSPER. Oh ! c'est que moi, je n'ai plus qu'à me brûler la cervelle.... quand on voit celle qu'on adore et dont on est aimé, sur le point d'être mariée à un autre!...

CYPRIEN. Celle qu'on adore.... mariée à un autre! Oui, oui, je connais ça.... le fait est que c'est vexant, saperjeu !.... mais cependant, quand on ne peut pas l'empêcher.

PROSPER. Tout ça est possible, mais si on me refuse celle que j'aime.... plutôt que de la voir appartenir à un autre... je l'enlève.... je l'emmène loin d'ici... au diable.... je ne sais où.... je l'épouse de force ou de bonne volonté.... et ce sera de bonne volonté, parce que je la connais... elle fera tout ce que je voudrai !

CYPRIEN. Allons, du calme, conscrit, et avant de vous enflammer... donnez-moi les renseignemens dont j'ai besoin... parlez-moi de M. Leblanc....

PROSPER. Il faut que vous sachiez d'abord que sa femme...

UNE VOIX, *chez le notaire.* Prosper! Prosper !...

PROSPER. Pardon, monsieur, mon patron m'appelle...

CYPRIEN. Que le diable l'emporte !.... (*Reconduisant Prosper.*) Allez, jeune homme, mais si vous avez un moment de libre, venez me retrouver, je vous montrerai la charge en douze tems, et morbleu! avec ça et du cœur, on fait le tour de l'Europe.

## SCENE V.

CYPRIEN, *seul.*

Il est gentil, ce petit blanc-bec, il me rappelle mon jeune tems.... quand j'étais amoureux de Lisette.... Je vais donc la revoir... sans doute elle est encore bonne et jolie... Cependant, elle doit être un peu chiffonnée... si j'en juge d'après moi... Il est vrai qu'elle n'a pas fait la guerre.... N'importe, belle ou laide, je sens que je donnerais encore ma vie pour elle.... Asseyons-nous en dehors de son cabaret... et demandons une bouteille de vin... cela me fournira l'occasion de prendre quelques renseignemens. Milz'yeux !... je sens mon cœur qui bat la géuérale...Allons, allons, du courage! (*Il s'assied devant une table et appelle.*) Holà! eh! garçon !... la fille !..

(Il frappe avec sa canne.)

## SCÈNE VI.

CYPRIEN, LISE, *accourant.*

LISE. Voilà ! voilà !... on y va ! qu'est-ce que demande monsieur le militaire ?

CYPRIEN. Je demande... (*La regardant.*) O ciel !... en croirai-je mes yeux !...

LISE, *reculant.* Eh bien ! qu'est-ce qu'il a donc à me regarder comme ça?

CYPRIEN. Ces traits !... ce son de voix! cette tournure !... c'est elle !...

LISE. Certainement que c'est moi.

CYPRIEN. Oh ! non, non... c'est impossible !... Lisette ne peut être si jeune, si fraîche...

LISE. Lisette.... qui vous a dit mon nom ?

CYPRIEN. Son nom!... il ne manquait plus que ça pour compléter l'illusion.... Est-ce que je fais un songe ? est-ce que j'ai dormi pendant vingt-trois ans.

(*Avec feu.*)

AIR : *Lisette, dont l'empire.*

Voilà bien sa figure,
Voilà ses traits piquans,
Sa grâce et sa tournure,
Et ses yeux de vingt ans !
Ma foi! si c'est un rêve,
Qui me r'trac' le passé,
Que gaîment il s'achève,
Comme il a commencé!
Lisette, ma Lisette,
C'est toi
Que je revoi!
Pour qu'l'erreur soit complète
Ma p'tit' Lisette,
Vite embrasse-moi.

(*Il va pour l'embrasser.*)

LISETTE, *reculant.* Voulez-vous bien finir?

CYPRIEN.

*Même air.*

Eh quoi ! jeune fillette,
Un baiser te fait peur?
Tu n'es donc pas Lisette,
Adieu, ma douce erreur!
Pourtant v'là son image,
Moi, qui ris des amans,
J'sens mon cœur, à mon âge,
Qui bat comme à vingt ans.
Lisette, ma grisette,
Si c'est toi,
Que je r'voi,
N'attends pas, ma Lisette,
Que j'te répète,
Vite embrasse-moi.

LISE. Ah ça ! qu'avez-vous donc à me

chanter tout ça !... je ne vous ai jamais vu, moi !

CYPRIEN. Il est donc vrai !... ce n'est pas elle ?... mais vous m'expliquerez ce mystère, jeune fille... C'était bien ici, pourtant, que je devais retrouver Lisette Durand ...

LISE. Lisette Durand.... c'est le nom de ma mère.

CYPRIEN. De votre mère... la femme de Jean Lenoir ?

LISE. Aujourd'hui Jean Leblanc.

CYPRIEN. Et c'est bien ici qu'elle demeure?

LISE. Oui, c'est bien ici qu'elle demeurait.... mais depuis un an...

CYPRIEN. Eh bien ! depuis un an ?...

LISE, *tristement.* Elle n'est plus avec nous... c'est là-bas, au bout du village... auprès de l'église... Vous savez... où il a une croix.

CYPRIEN. Quoi ! elle serait...

LISE. Morte !...

CYPRIEN. Morte !...

LISE. Nous l'avons bien pleurée... moi surtout !... Elle était si bonne !... elle m'aimait tant !... Aussi, tous les jours, je vais m'agenouiller devant son dernier asile, pour prier le ciel de lui donner là-haut un bonheur qu'elle n'a jamais pu trouver ici-bas... car, tant que ma pauvre mère a vécu, elle a conservé un chagrin secret... dont je ne puis encore comprendre le motif.

CYPRIEN, *à part.* Pauvre Lisette ! moi je le comprends.

AIR *de l'Angélus*

Je ne la verrai plus, hélas !
Adieu, ma dernière espérance !
Ah ! loin d'elle dans les combats,
J'aurais dû mourir pour la France !

(*Prenant la main de Lise.*)

Chaque soir, avec vous, je veux,
Sur sa tombe, en ami fidèle,
M'agenouiller... car c'est nous deux
Qui devons prier Dieu pour elle.

LISE, *troublée.* Vous l'avez donc aimée aussi, vous ?

CYPRIEN. Oh ! oui, morbleu ! Personne, je crois, ne l'a jamais tant aimée que moi.

LISE. Mais qui donc êtes-vous ?

CYPRIEN. Son meilleur ami ; car je lui dus autrefois la liberté, l'honneur et la vie.

LISE. Oh ! cela ne m'étonne pas ; elle était si obligeante, si généreuse !

CYPRIEN, *à part.* Oui... trop peut-être ! Mais, silence, Cyprien... sa mémoire doit rester pure, comme le fut son cœur !.. Et dire que jamais je ne pourrai la revoir !... qu'elle n'existe plus !

LISE, *s'approchant de lui avec intérêt.* Eh bien ! qu'avez-vous donc ? vous pleurez ?

CYPRIEN, *essuyant ses larmes* Mais, non... je la reverrai... elle existe encore ; car la voilà telle qu'elle était à vingt ans, telle que je la vis autrefois, quand, par ordre de ma vieille tante, je traversais ce village pour aller me faire bénédictiu.... (*Lise fait un mouvement.*) Oui, mon enfant, sans elle je serais curé ; je ferais des sermons, je chanterais matines, au lieu de chanter des refrains de soldats... Mais ne parlons plus de ça... Tout ce que je vous demande, à vous, jeune fille, c'est de m'accorder un peu de l'amitié que votre mère eut pour moi.

LISE. Oh ! je vous le promets ; car je ne sais... mais ce que vous m'avez dit sur ma mère... ces larmes que j'ai vu couler de vos yeux... tout ça a déjà fait naître dans mon cœur cette confiance, cette amitié que vous me demandez.

CYPRIEN. Merci ; ça me fait plaisir... parce que, maintenant, je n'ai plus que vous à aimer... Je me figurerai que c'est Lisette, et cette illusion-là me donnera quelques beaux jours de plus... Vous lui ressemblez tant !

LISE. C'est vrai que maman me répétait toujours que je lui ressemblais sous tous les rapports, et je crois qu'elle avait raison.

AIR : *Lise chantait dans la prairie.*

On me dit légère et coquette ;
C'est possibl', je l'suis un p'tit brin...
Mais j'prends souvent sur ma toilette,
Pour rendr' service à mon prochain.
J'pay' l'école à la p'tit Fanchette,
L'tabac du père Mathurin,
Et j'mèn' prom'ner la vieill' Babette.

CYPRIEN, *attendri.*

Voilà bien, voilà bien le cœur de Lisette.

LISE.

*Même air.*

J'aime quelqu'un... c'est êtr' coupable...
Mais pour moi l'amour est sacré.
Si l'on m'le refus', je suis capable
De l'épouser, bon gré, mal gré !
Que l'malheur menace sa tête,
On verra si je m'dévoûrai...
A mourir pour lui je suis prête.

CYPRIEN, *l'embrassant.*

Voilà bien (*bis*) l'amour de Lisette..

Vous aimez quelqu'un, dites-vous... Attendez donc... n'est-ce pas un petit jeune homme qui demeure là ?

LISE. Justement, monsieur ! Bon, aimable, brave, mauvaise tête... très-joli

garçon, et bonapartiste comme un enragé, ce qui fait que mon père, qui vient de se faire royaliste, il y un an, veut me donner à un autre que je déteste!

CYPRIEN. C'est ça même; je connais l'histoire... Mais soyez tranquille et ayez confiance dans votre vieil ami.

LISE. J'entends du bruit; c'est mon futur... On vient me chercher pour la signature du contrat.

CYPRIEN. En ce cas-là, entrez un moment avec moi chez le notaire.

LISE. Comment, monsieur, vous voulez?...

CYPRIEN. Chut!... songez que je suis votre guidon, votre capitaine, et que vous devez m'obéir!

AIR : *Gai, musiciens.*

Vite, avec moi venez dans son étude,
Allons trouver vot' petit amoureux..
D'la confiance et plus d'inquiétude;
J'espèr' bientôt vous unir tous les deux.

(*A part.*)

J't'avais promis, ô ma pauvre Lisette!
Mais je n'ai pu te donner le bonheur.
Sur ton enfant j'acquitterai ma dette..
Du haut des cieux tu verras qu'j'ai d'l'honneur.

ENSEMBLE.

Vite, avec moi, etc.

LISE.

Puisqu'il le faut, je vais dans son étude.
Avec plaisir rejoindr' mon amoureux.
D'puis qu'vous êt's là, j'ai moins d'inquiétude,
Ah! puissiez-vous nous unir tous les deux!

(*Elle entre dans la maison du notaire avec Cyprien.*)

## SCENE VII.

LENOIR, BERTRAND, GOGO, PAYSANS, PAYSANNES, *en toilette et avec des bouquets; un peu après*, CYPRIEN.

(Plusieurs paysans s'approchent du cabaret et appellent.)

LES PAYSANS. Monsieur le maire!..... monsieur le maire!...

JEAN LENOIR, *entrant suivi de Bertrand.* Me voilà! me voilà... ne vous impatientez pas... Voyons, tout le monde est-il là? (*Il passe les paysans en revue.*) Très-bien.

CYPRIEN, *à part en entrant.* Le voilà! c'est drôle... il n'est pas changé... toujours aussi laid! (*L'arrêtant au moment où il va pour entrer chez lui.*) Un instant, municipal!

JEAN LENOIR. Qu'appelez-vous municipal?... Si vous vouliez bien dire M. le maire...

CYPRIEN. Eh bien! donc, monsieur Jean Lenoir?

JEAN LENOIR. Monsieur, je ne m'appelle pas Lenoir.

CYPRIEN. Alors, monsieur Lerouge....

JEAN LENOIR. Je ne m'appelle pas Lerouge, je me nomme Leblanc, je suis le maire Leblanc.

CYPRIEN. Lenoir, Lerouge, Leblanc... voilà de quoi faire un nom tricolore.

JEAN LENOIR. Tricolore! mon cher monsieur, vous m'avez l'air d'un vieux grognard... d'un de ces enragés qui ont servi sous l'autre... Enfin, n'importe, je daigne vous écouter.

CYPRIEN. Tenez, voilà une lettre pour vous, lisez-la, et ensuite nous causerons.

JEAN LENOIR, *prenant la lettre.* Une lettre pour moi... Que vois-je?.. c'est l'écriture de ma fille.

(Lisant.)

« Mon cher papa, vous voulez me faire » épouser un homme que je n'aime pas, » un espèce d'imbécille, de nigaud... » Qu'est-ce à dire?

BERTRAND. Un nigaud... Gogo!

CYPRIEN. C'est écrit: continuez.

JEAN LENOIR, *lisant.* « Mon cœur ap- » partient à un autre qui mérite mon » amour... Il m'a proposé de m'enlever. »

TOUS. De l'enlever!

CYPRIEN. C'est encore écrit: continuez toujours.

JEAN LENOIR. « J'ai accepté, et je pars » à l'instant même avec M. Prosper. Vo- » tre fille respectueuse et soumise. » Qu'ai-je lu?.. Et vous croyez que je souffrirai... Vite, qu'on aille chercher le garde champêtre, les gendarmes, le procureur du roi, tout le bataclan, et qu'on poursuive les fugitifs sur toutes les routes... Moi, je vais ceindre mon écharpe, et je saurai prouver aujourd'hui que je suis père et maire!

(Pendant le chœur suivant il rentre et ressort un instant après.)

CHŒUR.

AIR *du Maçon.*

Ah! grand Dieu! pour le village
Quel terrible événement!
Le jour de son mariage
S'enfuir avec son amant!
Courons après la volage
Ai ram'nons-la promptement.

(*Ils sortent.*)

## SCENE VIII.

CYPRIEN, *puis* JEAN LENOIR.

CYPRIEN. C'est ça ; courez après la fugitive : vous serez bien malins si vous l'attrapez.

JEAN LENOIR, *sortant de la maison, revêtu d'une écharpe tricolore.* Voilà l'autorité en tenue légale... Maintenant nous allons voir... (*Il va pour sortir; Cyprien l'arrête par son écharpe.*) Ah ! mon Dieu ! quelle erreur !... dans mon trouble, dans ma précipitation... Courons vite cacher cet emblême séditieux.

CYPRIEN, *le retenant.* Ce n'est pas la peine : ça pourra vous servir plus tard.

JEAN LENOIR, *arrachant l'écharpe et la jetant dans la chambre.* Monsieur...

CYPRIEN. Allons, allons, remettez-vous ; car voilà le moment que j'attendais pour causer avec vous tranquillement.

JEAN LENOIR. Causer ! quand ma fille est en fuite !... quand...

(Il va pour sortir.)

CYPRIEN, *l'arrêtant.* C'est justement pour vous parler d'elle que je suis là... Voyons, Jean, la main sur la conscience, vous aimez votre fille, pas vrai?

JEAN LENOIR, *attendri.* Si je l'aime !... Oui, monsieur; et c'est surtout dans des momens comme ça qu'on sait...

CYPRIEN. Je vous crois; car il faudrait avoir un mauvais cœur pour ne pas aimer une fille comme la vôtre... et je sais que si vous avez été ambitieux et girouette, vous n'êtes pourtant pas un méchant homme... Aussi, je venais vous dire que je pourrais peut-être vous rendre votre fille...

JEAN LENOIR. Me rendre ma fille !... Ah ! parlez ; je vous ferai avoir tout ce que vous voudrez; une place, un débit de tabac... un bureau de papier timbré..

CYPRIEN. Merci ! je ne tiens pas aux honneurs : tout ce que je vous demande, c'est une promesse.

JEAN LENOIR. Laquelle ?

CYPRIEN. Celle de faire le bonheur de votre fille, en l'unissant à celui qu'elle aime.

JEAN LENOIR. Comment!... un séducteur !... un drôle qui se permet d'inspirer de l'amour à une jeune personne sans expérience... qui ose l'enlever de la maison paternelle !... ça ne s'est jamais vu.

CYPRIEN. Allons donc!... vous n'avez pas de mémoire... et tenez... je pourrais, à propos de ça, vous rappeler certaine aventure qui date, je crois, de l'année 1786...

JEAN LENOIR, *comme frappé d'un souvenir.* Hein ! 1786.

CYPRIEN. Il y avait dans ce village une jeune fille, jolie, tendre et bonne..... comme Lise...

JEAN LENOIR, *attendri.* Oui, oui, je m'en souviens.

CYPRIEN. On voulait aussi la marier à un homme qu'elle n'aimait pas.

JEAN LENOIR, *étonné.* Comment pouvez-vous savoir ça?

CYPRIEN. Quand survint au village un jeune garçon, un peu simple, un peu naïf... qu'elle aima et qui fut préféré à l'autre... si bien qu'elle s'enfuit avec lui, le jour même de son mariage, et au moment où elle allait recevoir le prix de vertu.

JEAN LENOIR. Tout cela n'est que trop vrai ; mais, ce que vous ignorez sans doute, c'est que cet amant infortuné... cet homme respectable, abandonné pour un inconnu... pour un blanc-bec...

CYPRIEN. C'était vous!

JEAN LENOIR. Comment, vous savez encore...

CYPRIEN. Corbleu !.... j'en sais bien d'autres... puisque cet inconnu... ce blanc-bec...

JEAN LENOIR. Eh bien ?

CYPRIEN. C'était moi !

JEAN LENOIR. *très-étonné.* Vous! pas possible ! vous seriez ce petit jeune homme?

CYPRIEN. Devenu vieux grognard..... comme vous disiez tout-à-l'heure..... et votre fille a fait comme sa mère.

JEAN LENOIR. Oui, j'aurais dû prévoir... oui, la force du sang.

CYPRIEN. Vous auriez dû songer qu'à vingt ans il faut qu'une femme aime et qu'elle soit aimée.

JEAN LENOIR, *pleurant à chaudes larmes.* Vous avez raison.. Tenez, je suis ce que j'ai toujours été...

CYPRIEN. Un ambitieux !

JEAN LENOIR, *pleurant toujours.* Un imbécille !

CYPRIEN. Un entêté !

JEAN LENOIR, *pleurant encore plus fort.* Un mauvais père !..... et pourtant j'aime ma fille... oui, je l'aime... et maintenant qu'elle me quitte, qu'elle m'abandonne... je sens que je lui pardonnerais, que je l'embrasserais... parce que tout ce qui est arrivé... c'est ma faute, voyez-vous... je m'en voudrai toujours !...

(Il sanglotte. En ce moment Lise et Propèr entrent doucement en scène.)

AIR : *Eh! non, non. non.*

Elle a fui ma maison
Pour une autre retraite

CYPRIEN.

Puisqu'elle a son pardon
Main'nant la paix est faite
Eh ! zon, zon, zon,
Vite embrassez Lisette
Eh ! zon, zon, zon,
Et mariez Lison.

Ma fille ! comment, c'est toi, tu n'étais donc pas partie ?

LISE. Je n'ai pas bougé de là.

JEAN LENOIR. Ah !.. je commence à comprendre, vous avez voulu rire à mes dépens... vous vous êtes moqué de moi...

CYPRIEN. Un peu...

JEAN LENOIR, *s'animant.* Et vous avez employé la ruse pour m'escamoter un consentement...

CYPRIEN, *fronçant le sourcil.* Eh bien ?

JEAN LENOIR. Que je me fais un vrai plaisir de ratifier..... Mais, j'entends toute la noce... vous allez voir si j'ai du caractère.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, BERTRAND, *suivi des paysans armés de faux, de fourches, etc.*

JEAN LENOIR. Assez... assez, je suis touché de votre zèle... mais les fugitifs sont retrouvés... Il n'y a rien de changé au contrat.

LISE. Que le nom du futur qui s'appellera Prosper au lieu de s'appeler Gogo.

BERTRAND. Par exemple !

JEAN LENOIR. Ne te fâche pas, mon ami Bertrand, je t'expliquerai tout... et puis, d'ailleurs, j'ai donné ma parole, et tu sais que quand j'ai pris un parti..... je ne change jamais.

CYPRIEN. Il est toujours le même... (*Prenant Lise par la main.*) Ah ça ! mon enfant, je vous recommande de bien aimer votre mari.

LISE. Soyez tranquille... je ne l'aime que trop.

CYPRIEN. Aimez-le assez... ça suffit... trop rend quelquefois infidèle...

LISE. Moi, infidèle !... jamais !

CYPRIEN, *à part.* Lisette m'en disait autant !... pauvre Prosper !

LISE *au public.*

AIR : *Lise chantait dans la prairie.*

Vous avez tous connu ma mère,
Partout on la chante aujourd'hui;
C'est Béranger qui fut son père,
Ce nom-là doit m'servir d'appui.
Par égard pour notre poète
Ah ! daignez m'accueillir aussi!
En m'traitant comm'la chansonnette
Adoptez (*bis*) la fill'de Lisette.

77603

FIN.

Digitized by Google

# NOTA.

Les directeurs de province qui trouveraient la pièce trop embarassante en cinq actes, pourraient la jouer en *trois actes* seulement; alors on passerait les deuxième et troisième actes en faisant les changemens suivans:

## SCENE III.

(Du quatrième tableau.)

LISETTE, *seule.*

Mariée! Mariée à un autre!.. Oh! mon Dieu! voilà le plus grand sacrifice que je pouvais lui faire... mais tâchons d'oublier mes tourmens!

AIR *du Pré aux Clercs.*

J'ai vu la richesse
Briller à mes yeux,
Un peu de tendresse
Me charmait bien mieux.
Pour toujours la sienne
Dut m'appartenir,
Ah! charmons ma peine
Par le souvenir!

Puis à la scène quatrième, après les mots, *libres, heureux et insoucians,* Cyprien ajoute *dans notre mansarde..*

AIR: *Eh! non, non, non,*
*Vous n'êtes plus Lisette.*

Certain soir, en rentrant,
Je vis, de la chambrette,
Un officier galant
S'évader en cachette.
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette;
Eh! non, non, non.
Ne portez plus ce nom.

LISETTE. Ton sort, ta liberté étaient menacés; tu allais être arraché à ma tendresse; un baiser seul pouvait te préserver du danger et mériter ta grâce... et je ne cessais pas d'être pure... Ah! quelle femme à ma place eût refusé de l'obtenir à ce prix!

CYPRIEN. Mais plus tard, quand le hasard me fit vous retrouver chez M. Dupré, le riche fermier-général?

*Même air.*

Ah! c'était encor vous,
Vous, en riche toilette,
Vous avec des bijoux,
Vous avec une aigrette...
Eh! non, non, non,
Vous n'êtes plus Lisette;
Eh! non, non, non,
Ne portez plus ce nom.

LISETTE. Ton honneur m'était si précieux! tu l'avais compromis par une imprudence, en jouant une somme de six mille francs, que M. Dupré t'avait confiée, quand il était procureur et que tu travaillais chez lui.

CYPRIEN, *avec chaleur.* Je la lui ai remboursée depuis...

LISETTE. Oh! je le sais...

CYPRIEN. Mais maintenant?

LISETTE. Maintenant... si je n'avais eu la force d'accomplir ce dernier sacrifice...

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.